

FRANZ BLEI : *BESTIARIUM LITERARICUM* (1920) EXTRAITS

Présentation et traduction française par
Stefan Imhoof
(Genève)

Résumé

Cette contribution propose une traduction inédite d'extraits de la première version du *Bestiarium Literaricum* de Franz Blei (1920), ouvrage caricaturant les principaux représentants du monde littéraire de l'époque. Jacques Bouveresse – qui appréciait l'humour de Blei – s'était intéressé de près à ce projet de traduction. Outre l'avant-propos au lecteur, vingt portraits, sur un total de 104, ont été retenus ici. La traduction est précédée d'une présentation de Franz Blei. Elle est suivie d'éléments biobibliographiques sur les auteurs caricaturés et de clés d'interprétation du texte de Blei.

Abstract

This contribution offers a previously unpublished translation of excerpts from the first version of Franz Blei's *Bestiarium Literaricum* (1920), a work that caricatures the leading figures of the literary world of the time. Jacques Bouveresse – who appreciated Blei's humor – took a keen interest in this translation project. In addition to the foreword to the reader, twenty portraits, out of a total of 104, have been selected here. The translation is preceded by an introduction to Franz Blei. It is followed by biobibliographical notes on the caricatured authors and interpretive keys to Blei's text.

1. Franz Blei : éléments biobibliographiques

Parmi les intérêts littéraires de Jacques Bouveresse, figurait Franz Blei, personnalité importante de ce monde viennois (littéraire, philosophique et scientifique) qu'il connaissait à la perfection. Jacques Bouveresse a cité Blei à plusieurs reprises dans son recueil d'essais sur Musil et il le cite encore dans son essai posthume *La Passion de l'exactitude*¹. Il connaissait également le *Bestiarium*, auquel le « Cercle Musil » de Genève²

¹ Bouveresse J., *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit, Dix études sur Robert Musil*, Paris, Seuil, 2001, (dorénavant VA), notamment le chapitre 1, « La science sourit dans sa barbe », (p. 85 et note 1) et *La Passion de l'exactitude, Robert Musil et la philosophie* (dorénavant PE), édité et introduit par F. Vatan, Marseille, Hors d'atteinte, 2024, (p. 26, cf. note 34).

² Le « Cercle Musil » réunit des lecteurs et connaisseurs de l'œuvre de Musil. Sous l'impulsion de Kevin Mulligan et d'Armin Westerhoff, il a permis des échanges fructueux portant sur de nombreux aspects littéraires et philosophiques de l'œuvre de Musil. Le Cercle organisa un colloque Musil en décembre 2005 à l'Université de Genève, auquel Jacques Bouveresse participa et dont les actes furent publiés sous le titre *Robert Musil - Ironie, Satire, Falsche Gefühle* (Mulligan K. et Westerhoff A. [éd], Paderborn, Mentis, 2009). Font, ou firent partie du Cercle : Bernhard Böschenstein (décédé), Villő Huszai, Stefan Imhoof, Dominik Müller, Kevin Mulligan, Bruno Rudolph von Rohr, Armin Westerhoff et d'autres. Jacques Bouveresse participa à certaines séances du Cercle, notamment à celle du 6 décembre 2017 consacrée à la discussion du *Bestiarium*. L'idée de cette traduction fut lancée par Kevin Mulligan. La traduction, dont je présente quelques extraits dans les pages qui suivent, a été relue par des amis attentifs et soucieux de précision, auxquels je dois des améliorations et des éclaircissements. Outre les membres du Cercle Musil, Ariel Golan (AG) et Uta Richter (UR) m'ont expliqué certaines allusions. Je remercie tout particulièrement Dominik Müller (DM) qui m'a aidé avec persévérance et compétence à décortiquer les passages retors (et ils sont

a consacré au moins deux séances de discussions et d'analyse. Lors de ces séances, auxquelles il a participé, Jacques Bouveresse avait commenté certains éléments de la traduction, reproduite partiellement dans les pages qui suivent. Il semblait apprécier les sarcasmes et l'humour de Blei, qu'il mettait sans doute en regard avec l'ironie musilienne et le ton satirique de Kraus, deux de ses auteurs de prédilection. On retrouve souvent cette tonalité sarcastique dans ses propres œuvres, notamment dans *Le Philosophe chez les autophages* (1984) et *Rationalité et cynisme* (1985), écrites dans ce ton si singulier et percutant qui fait souvent défaut à la philosophie française contemporaine, à quelques exceptions près, dont celle de Clément Rosset, que Bouveresse citait avec approbation. De Franz Blei (1871-1942)³, cet « encyclopédiste de la notice marginale » (*PB*, cité p. 537), nous avons quasiment tout oublié : qui il était, quel rôle de premier plan il a joué dans la vie littéraire germanophone (essentiellement entre 1900 et 1920), ce qu'il a écrit. Son père était un cordonnier illettré, « monté » à Vienne, où il a fait fortune en construisant des immeubles, pour les vendre ou les louer, alors qu'il n'était ni ingénieur ni maçon et qu'il avait appris tout son savoir-faire pratique sur le tas. Profitant de l'expansion économique des *Gründerjahre*, la famille acquit en quelques années une fortune appréciable. Sa mère, calculatrice, opportuniste, dévote et très attentive à la réputation de la famille, mettait un point d'honneur à l'éducation bourgeoise de ses enfants. Celle dont Franz a bénéficié fut très poussée, dispensée notamment par des précepteurs privés ; Blei avait ainsi appris le français avant même l'allemand, grâce à une nourrice francophone. Jeune encore, Blei devint une véritable figure-pivot du monde littéraire germanophone, œuvrant à la fois comme écrivain polygraphe (il est l'auteur de poèmes, de pièces de théâtre, de récits, d'essais, de portraits), comme critique littéraire, mais aussi comme lecteur pour différents éditeurs, et comme rédacteur dans le monde foisonnant des revues⁴ du premier quart du XX^e siècle, ainsi que comme traducteur (du grec ancien, du latin, du français et de l'anglais), pas toujours fidèle d'ailleurs, actif aussi bien à Vienne, qu'à Munich et à Berlin.

nombreux). Dominik Müller est également l'auteur de la notice sur Hugo von Hofmannsthal. Ma reconnaissance va également à Florence Vatan qui a été une relectrice attentive et perspicace ; ses suggestions pertinentes, notamment dans la traduction, ont permis d'améliorer à maint endroit mon texte. Les notes de bas de page visent, d'une part, à élucider quelques points de traduction (jeux de mots, etc.) et à fournir certains éléments de compréhension. Les notices qui font suite à la traduction fournissent des éléments biobibliographiques sur les auteurs inclus dans le *Bestiarium* ainsi que quelques éléments d'interprétation du texte de Blei.

³ Pour se faire une idée de sa vie, on consultera d'abord son autobiographie (*Erzählung eines Lebens* [dorénavant *EL*], Leipzig, List, 1930, rééditée en 2004 à Vienne chez Paul Zsolnay, avec une postface de Ursula Pia Jacob). Blei y retrace d'une façon assez remarquable et sans vanité sa propre existence, en l'insérant dans l'époque. Pour les lignes qui suivent, je me suis également appuyé sur le volume de la Bibliothèque autrichienne intitulé *Franz Blei : Porträts* (éd. A. Gabrisch, Vienne-Cologne-Graz, Hermann Böhlau, 1987 [Österreichische Bibliothek, n° 6]) qui reproduit de nombreux extraits de différentes œuvres de Blei. Dans sa postface, Anne Gabrisch, dresse un portrait nuancé et parfois critique de l'auteur (« Zum Porträt Franz Blei », p. 537-573, dorénavant *PB*). Par ailleurs, une « chronologie » (p. 608-629) égrène les éléments de la vie de Blei, en les replaçant dans leur contexte historique et culturel. Voir aussi Eisenhauer, G., *Franz Blei, Der Literat, Ein biographischer Essay* (dorénavant *BL*), Berlin, Elfenstein Verlag 2004. Cet auteur tente de faire redécouvrir l'œuvre de Blei dans un « essai biographique » très personnel et souvent critique, permettant de se faire une idée précise de ce « caméléon stylistique aristocratique » (*Er ist ein aristokratisches Stil-Chamäleon*) qu'était Blei, expression empruntée à Kasimir Edschmid (*Das Bücher Dekameron, Eine Zehn-Nächte-Tour durch die europäische Gesellschaft und Literatur*, Berlin, Erich Reiss Verlag, 1923, p. 179). Les nombreux passages de Blei et d'autres auteurs qu'Eisenhauer cite entre guillemets sont malheureusement totalement dépourvus de références.

⁴ Parmi les revues qu'il a fondées, citons *Der Amethyst* (1905), *Die Opale* (1907), *Hyperion* (1908), *Der Zwiebfisch* (1909), *Der Lose Vogel* (1912) ou encore *Summa* (1917). Blei a également contribué, entre autres, à *Die Aktion*, *Pan* et *Die Neue Rundschau*.

En 1887, il rompit avec l'église catholique. En 1888, il passa sa maturité (en externe, car il avait été renvoyé du lycée public pour « scandale », suite à des expériences nocturnes quelque peu explosives dans le laboratoire de chimie). En 1889, il coupa les ponts avec sa famille et lorsqu'en 1890 il regagna le domicile parental, il apprit que son père l'avait quitté à son tour, pour passer sa vieillesse seul et « en paix », une fois la survie pécuniaire des siens assurée. Bien que sa mère ait essayé de retenir son fils, pour qu'il la soutienne et l'aide à faire revenir son mari au domicile conjugal, Blei partit sans tarder pour Zurich, où il commença des études d'économie politique. Il mena en parallèle des activités politiques dans le groupe des étudiants socio-démocrates, auquel participait aussi Maria Lehmann, sa future femme. Dès le lycée, il s'était autoproclamé marxiste et entendait, avec un camarade de classe, fomenter la révolution prolétarienne dans l'Empire autrichien. En 1892, il suivit à Genève le cours de littérature comparée d'Édouard Rod, admirateur de Paul Bourget et grand connaisseur d'Amiel, dont Blei découvrit, grâce à lui, le manuscrit du *Journal*, encore largement inédit. En 1893, il commença à suivre les cours du philosophe allemand Richard Avenarius (1843-1896), fondateur de l'empiriocriticisme et professeur à Zurich de 1878 à sa mort, puis à collaborer à sa *Revue trimestrielle de philosophie scientifique*. Blei y publia en 1895 un article intitulé « La métaphysique dans l'économie nationale », article que Lénine fustige dans un passage de *Matérialisme et empiriocriticisme*⁵. Mais à cette époque déjà, il voulait abandonner la recherche universitaire pour se consacrer à la littérature, et rompre avec l'activité politique initiée à Zurich.

En 1895 également, il soutint sa thèse à Berne sur l'Abbé Galiani (1728-1787), économiste napolitain que Blei avait découvert à travers Nietzsche, et dont il traduisit (du français) les *Dialogues sur le commerce des blés*. D'ailleurs, le XVIII^e siècle, à la fois celui des grands écrivains français des Lumières, mais aussi celui du baroque et du rococo autrichien de tradition catholique, resta son époque de prédilection. Il écrivit ainsi, entre autres, des « portraits » de Ninon de l'Enclos, de l'Abbé Prévost, de Crébillon fils, de l'Abbé Galiani, de Mme du Deffand, de Vivant Denon, de Casanova, du Marquis de Sade ou de Grimod de la Reynière.

En 1897, il séjourna à Paris ; en 1898, il fit la connaissance de Robert Walser (1878-1956) qu'il découvrit grâce à des poèmes parus dans le *Bund* (quotidien bernois), et qu'il introduisit dans le monde littéraire. Puis, de 1898 à 1900, Blei voyagea aux États-Unis où il écrivit du théâtre et travailla pour différentes bibliothèques. En 1898, sa femme obtint son titre de « Doctor of Dental Surgery » à Philadelphie. En 1900, de retour en Europe, il croisa Oscar Wilde (dont il traduisit plusieurs textes) à Paris, et s'établit ensuite à Munich, où sa femme ouvrit une clinique dentaire.

⁵ Blei avait rencontré Lénine à Genève en 1895 dans un club d'étudiants (cf. *EL*, chap. 23). Lénine cite assez longuement l'article de Blei dans *Matérialisme et empiriocriticisme* (Paris-Moscou, Éditions sociales et éditions du progrès, 1973, p. 317-325, [1908]). Dans un premier temps, il lui sait gré de vouloir extraire la métaphysique de l'économie, puis il fustige les propos de Blei (notamment l'affirmation que toute théorie économique, celle de Marx y compris, repose sur des fondements métaphysiques) en disant : « Le lecteur nous en veut sans doute d'avoir cité si longuement ce galimatias d'une banalité incroyable, cette bouffonnerie pseudo-savante drapée dans la terminologie d'Avenarius » (p. 320). Il met cependant quelques idées justes au crédit de Blei, dont l'erreur essentielle semble consister, à ses yeux, dans le fait qu'il n'est qu'« un miroir qui reflète fidèlement les tendances de l'empiriocriticisme » (p. 322), c'est-à-dire, dans la terminologie de Lénine, un mixte des doctrines de Mach et d'Avenarius. Dans son autobiographie, Blei résume son article en disant avoir tenté de démontrer que « toutes les théories économiques étaient non-critiques » (*EL*, p. 219), car elles s'ancrent toutes sans exception dans un point de vue politique ou religieux.

Érudit et polyglotte, il fut aussi traducteur. Outre l'Abbé Galiani, il traduisit notamment *Le Livre de Monelle* de Marcel Schwob (1904), *Le Roi Candaule* d'André Gide (1905⁶), *Du sang, de la volupté et de la mort* de Maurice Barrès (1907), *Vathek* de William Beckford (1907), *Le Diable amoureux* de Jacques Cazotte (1908), *Les Liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos (1909), *Pierrot fumiste* de Jules Laforgue (1909), ou encore *Partage de midi* (1908) et *L'Échange* de Paul Claudel (1910). Outre Oscar Wilde, il traduisit également de l'anglais G. K. Chesterton (*Orthodoxie*, 1907), Walt Whitman (*Hymnes pour la terre*, 1914) et Nathaniel Hawthorne (*La Lettre écarlate* 1925).

Durant sa collaboration à de nombreuses revues, durables ou éphémères, il y publia, à côté de sa propre production littéraire, un grand nombre de critiques littéraires, théâtrales et artistiques, et se révéla un découvreur de nouveaux auteurs, doté d'un flair incomparable : il fit ainsi connaître Robert Walser ou Kafka, dont il édita les premiers textes, et il soutint Musil tout au long de sa carrière littéraire.

Blei était également un spécialiste de la littérature érotique. Il combattait les tabous sexuels, notamment dans sa revue *L'Améthyste* (« Recueil d'art et de littérature curieuse », parue entre 1905 et 1906 et rapidement interdite). Cette revue fut accueillie par certains comme une véritable libération. Musil, Kafka, Brod la lisaient, et Kafka ressentait à la lecture de ces textes « comme une délivrance du poids de toute une éducation » (*PB*, p. 549). Cette première incursion dans l'érotisme joua un rôle déterminant dans son existence personnelle et littéraire⁷, et constitua par la suite une part essentielle de son activité d'écrivain. Elle valut à Blei un procès pour atteinte à la morale, un acquittement, et une réputation sulfureuse qui l'accompagna sa vie durant.

Véritable « bibliomane » (*PB*, p. 552), hyperactif, il était omniprésent, toujours au centre de l'intérêt du moment, au courant de tous les cancans littéraires ou culturels, si bien que certains le considéraient comme un poseur, mais un poseur ignorant lui-même la pose exacte qu'il prenait (*PB*, p. 553) ! Il s'intéressait à tout, aux découvertes scientifiques, aux formes d'expression nouvelles – telle la danse d'avant-garde d'Isadora Duncan –, à la femme « moderne », au théâtre, au sport. L'image du poisson, lisse et quasi transparent, qu'il se donne dans le *Bestiaire* pour se caractériser (s'il est bien lui-même l'auteur de la notice⁸), a sans doute quelque chose à voir avec cette manière de se glisser partout, dans tous les sujets, jusqu'à se fondre en eux.

Homme de goût qui suivait, dans un certain désordre, ses coups de cœur tout en se montrant capable, comme avec Musil, de constance et d'amitié durable, il changeait souvent d'idées et de convictions : ainsi, il avait rompu (en pleine crise d'adolescence, il est vrai) avec l'église catholique, pour la réintégrer en 1919, profitant de l'occasion pour faire baptiser ses deux enfants (Sibylle née en 1897 et Peter né en 1904). De même, il avait abandonné ses idées politiques de jeunesse. Là encore, on parla de « pose », mais « Musil,

⁶ La pièce fut représentée au *Deutsches Volkstheater* de Vienne en présence de Gide et de Jean Schlumberger (cf. *EL*, op. cit., § 52, p. 352).

⁷ Voir en particulier le chapitre *Der galante Abbé* où Eisenhauer décrit le rôle essentiel que l'érotisme a joué dans la vie de Blei (*BL*, p. 39-72).

⁸ Il me semble en effet qu'elle pourrait être de Musil. En tous les cas, celui-ci note dans son essai « Franz Blei » de 1918 (paru donc avant la publication du *Bestiarium*) : « il se peut que le tempérament par trop fluide de Blei l'entraîne quelquefois à se diluer » (Musil R., *Essais*, trad. de l'allemand par P. Jaccottet, Paris, Seuil 1978, p. 79 [dorénavant *Essais*]). Mais il est possible aussi que Blei, s'appuyant sur cette caractérisation de son ami, se décrive comme un poisson translucide, prenant la couleur de ce qu'il ingère, et très à l'aise dans les bocalisés disposés dans les boudoirs féminins. Sur la difficulté d'assigner l'origine de certains textes de Blei et de Musil, voir l'étude de Silvia Bonacchi et d'Emanuela Veronica Fanelli (« "Ein nie gesättigtes Verlangen nach Geist..." Zur Beziehung zwischen Franz Blei und Robert Musil », dans le recueil d'études de Harth D. (éd.), *Franz Blei. Mittler der Literaturen*, Hambourg, Europäische Verlagsanstalt, 1997, p. 108-138.

plus indulgent, considéra qu'il s'agissait plutôt de l'expression d'un élément "ludique" de la personnalité de Blei » (*PB*, p. 561).

En plus de toutes ces activités créatrices et critiques, Blei publia également, à côté de recueils de contes orientaux, les œuvres d'auteurs qui lui étaient chers : celles de J. M. R. Lenz, auteur du *Sturm und Drang* dont il donna une édition critique en 1913 (Munich, Georg Müller Verlag), de Stendhal⁹, d'E. A. Poe en 1922 (Munich, Georg Müller Verlag) ou encore une édition de Goethe en dix volumes, intitulée *Sanssouci-Goethe-Ausgabe* (Potsdam, Müller & Co, 1924).

Politiquement il était, comme on l'a vu, d'abord proche des sociaux-démocrates avant d'adopter dans son âge mûr des vues d'un conservatisme élitiste, marqué par le catholicisme¹⁰.

En tous les cas, malgré ses idées « naïves¹¹ » sur la société, il ne transigeait pas sur certains points : ainsi, son amitié pour Carl Schmitt se rompit, lorsque ce dernier devint ouvertement pronazi à partir de 1933.

De 1932 à 1936, Blei s'établit à Majorque, sans doute surtout pour des raisons financières, car depuis les années 1920 son étoile avait pâli et il ne jouait plus le rôle de premier plan qui avait été le sien dans les deux décennies précédentes. La situation politique y était probablement également pour quelque chose, Blei souhaitant préserver ses convictions individualistes face à la bêtise collective et aux mouvements de masse qui fleurirent après la crise de 1929. Il commença en 1927 la rédaction de son autobiographie *Récit d'une vie* (*Erzählung eines Lebens*) qui parut en 1930. Dès la décennie 1920-1930, il avait dû accepter de nombreux emplois alimentaires, en travaillant pour des revues comme *Die Dame* ou en publiant des anthologies de littérature érotique, ainsi qu'un gros volume d'essais, *Les Formes de l'amour* (*Formen der Liebe*, 1930)¹², dans lequel il synthétise ses idées sur l'amour, la sexualité et l'érotisme, dans une perspective transculturelle. En 1934, malgré les injonctions des éditions Rowohlt, il refusa de signer son adhésion à la *Reichsschrifttumskammer* (« Chambre de littérature du Reich », sous la supervision de J. Goebbels), et donc de se soumettre aux exigences « littéraires » des nazis, au nom de son trait favori, l'indépendance d'esprit. En 1936, il dut quitter l'Espagne à cause de la guerre civile, et rejoignit sa fille, mariée à Vienne. L'année 1937 fut marquée par de graves difficultés financières. Après l'*Anschluss* (1938), il se décida à émigrer, alors qu'il avait été interdit de publication sur le sol allemand ; il fut hébergé d'abord quelques temps par son

⁹ Cette édition en quatorze volumes, réalisée en collaboration avec Wilhelm Weigand avec l'aide de plusieurs traducteurs, dont Martha Musil, parut entre 1921 et 1923 à Munich (Georg Müller Verlag). Voir *PE*, p. 27 note 34. Dans son autobiographie (*EL*, p. 213), Blei compte Stendhal parmi les auteurs les plus importants pour sa formation littéraire et philosophique, à côté d'Amiel et de Kierkegaard.

¹⁰ La seule mention de Blei dans le catalogue de la grande exposition du Centre Pompidou, *Vienne 1880-1938 : L'apocalypse joyeuse*, en fait, de façon assez réductrice, un catholique conservateur, authentiquement autrichien : « Le régime [de Dollfuss] s'efforça par ailleurs de développer toute une littérature patriotique soulignant les valeurs du catholicisme autrichien. Des écrivains comme Franz Werfel, Paula von Preradovic, Alexander Lernet-Holenia, Franz Blei et Felix Braun apportèrent leur contribution à la naissance et au développement d'une littérature authentiquement autrichienne en opposition à l'orientation grande-allemande d'autres écrivains catholiques tels que Max Mell, Heinrich Suso-Waldeck, Karl-Heinrich Waggerl ou Guido Zenatto, qui furent considérés comme les "grands écrivains" de l'État corporatif » (Cullin M., « La fin d'une République, Les années trente », in *Vienne 1880-1938 : L'apocalypse joyeuse*, catalogue sous la direction de J. Clair, Paris, Éditions du centre Pompidou, 1986, p. 683).

¹¹ « Naive Gesellschaftsvorstellungen » (*PB*, p. 556).

¹² Blei F., *Formen der Liebe, mit 100 Abbildungen nach zeitgenössischen originalen und Photographien sowie Farbtafeln*, Berlin-Wien, Trianon Verlag, 1930, 397 p. Cet ouvrage que l'éditeur a pourvu d'illustrations en noir et blanc et en couleurs, espérant augmenter ainsi les ventes, se voulait à la fois encyclopédique et « curieux » (curieux voulant dire ici érotique). Il est dédié à Robert Musil, qui publie la même année le premier tome de *L'Homme sans Qualités*, « en signe d'amitié et d'admiration ».

ami le poète Rudolf Borchardt (1877-1945) à Lucca en Toscane, puis passa par la France (d'abord à Cagnes-sur-Mer, où il assista aux obsèques d'un autre ami, le poète René Schickele, puis à Marseille) et put finalement rejoindre Lisbonne, où sa fille l'attendait¹³, et d'où il émigra en 1941 à New York, déjà très malade du cœur. Il mourut le 10 juin 1942 à Long Island, deux mois à peine après la mort le 15 avril à Genève, en exil et dans la misère, de son ami Robert Musil.

2. Blei selon Robert Walser et Robert Musil

C'est avec déférence que Robert Walser parle du *Doktor Blei*¹⁴, dont il dresse un portrait touchant, en évoquant leur première rencontre¹⁵ lorsqu'il avait à peine vingt ans. Il loue sa bonté, son esprit, sa culture : « il me semblait qu'il réunissait en lui une somme de cordialité équivalente à la somme de son entendement, et un goût distingué, articulé aux connaissances les plus exactes » (p. 309). Il est impressionné par son élégance, lorsqu'il le voit déambuler « majestueusement », tenant une canne « d'aventurier » (p. 311), notant avec finesse qu'il semble à la fois parfaitement à l'aise dans son époque, tout en restant « bizarre et particulier » (p. 311). Il lui « fit l'effet d'un homme important, extraordinairement perspicace, et en même temps très simple » (p. 310), capable d'une « sociabilité inhabituelle » (ibid.), dont il fit généreusement profiter ce jeune poète solitaire, et plutôt rétif aux contacts sociaux, qu'était Walser.

Dans son texte *Franz Blei* (1918), Musil, pour sa part, fait un portrait de son ami en essayiste, sous lequel on peut sans peine reconnaître également quelques traits fondamentaux de l'auteur de *L'Homme sans Qualités* lui-même ; un portrait en forme d'autoportrait, en quelque sorte :

« Blei est extraordinairement conscient de l'importance de la part prise par l'intellect à l'importance de la réalisation totale qui est celle de l'esprit ; et l'on jugera toujours son œuvre ou trop théorique – et insuffisamment ancrée dans l'affectivité –, ou trop peu théorique – et trop dissoute dans l'affectivité –, tant que l'on ne comprendra ou ne reconnaîtra pas la situation originale de l'essayiste. Nous touchons ici au problème général, plus important que la défense d'un individu, si digne soit-il d'admiration : l'essayiste, qui passe pour une espèce de fumiste aux yeux des savants et nourrit sa substance de ce qu'ils tiennent pour leurs propres déchets, passe généralement aux yeux des créateurs pour une sorte de bâtard ; ou pour la réfraction de leur rayonnement supérieur dans la buée de la rationalité commune » (*Essais*, p. 78).

Musil voit donc en Blei avant tout un essayiste, ayant su articuler l'intellect et le sentiment¹⁶, tâche qu'il considère comme la plus essentielle pour son époque. Il loue aussi

¹³ Une partie de la bibliothèque de Blei, ainsi que des lettres, des photographies et d'autres documents ont fait l'objet d'une donation par sa fille à la bibliothèque nationale portugaise. Il existe un catalogue : *Uma Biblioteca reencontrada*, Doação Sibylle Blei-Sarita Halpern na Biblioteca Nacional, Catálogo, Biblioteca Nacional, Lisboa, 1988, qui comporte 706 entrées. Le catalogue est précédé d'une chronologie « comparative » de la vie de Blei (p. 56-102). Voir également l'article de Maria Assunção Pinto Correia, « Ein grosses Bestiarium der Weltliteratur, Franz Bleis Büchersammlung in Lissabon » dans *Franz Blei, Mittler der Literaturen*, op. cit., p. 213-222.

¹⁴ « Doktor Franz Blei », in Walser R., *Kleine Prosa* (1917), Genève et Hambourg, Verlag Helmut Kossodo, 1971, p. 306-317. Dans des évocations ultérieures de Blei, Walser se montra plus critique à son égard.

¹⁵ Le récit parallèle de Blei se trouve dans *EL*, chap. 32, p. 249-252.

¹⁶ Cf. Bouveresse J., *VA*, chapitre 4 « Musil, l'homme exact », où il analyse l'apport de Blei à l'essayisme (p. 178-179 ; voir aussi p. 415).

la qualité de ses jugements esthétiques « non parce que des esprits crédules y ont applaudi d'avance, mais parce que l'évolution les entérine après coup » (*ibid.*, p. 79). Dans un autre hommage (daté de 1931), publié à l'occasion du soixantième anniversaire de Blei, Musil dresse à nouveau, mais dans un ton assez différent de celui du texte de 1918, un portrait de son ami, contrasté et d'une ironie mordante :

« des contribuables sérieux se le représentent comme un individu dangereux, un porteur de bacilles érotiques [...] Des écrivains rassis, de ceux qui savent faire rendre à leur modeste capital intellectuel des intérêts élevés, le traitent volontiers de littérateur. Des penseurs patentés qui ne peuvent jamais se permettre d'être superficiels, lui reprochent de monter de loin en loin sur les planches [...]. Les croyants le traitent d'impie. Les impies [...] le qualifient d'esthète catholique. Et de vieilles dames patronnesses prétendent aujourd'hui encore que c'est lui qui a introduit la révolution en Autriche [...] » (*ibid.*, p. 229).

Puis, il insiste sur l'importance de cette *Aufklärung* qui a façonné l'univers conceptuel de Blei. Son « immense horizon de lectures » n'est ni de « type accumulatif – avec sa voracité indifférenciée – », « ni du type systématique » (*ibid.*, p. 230) qui uniformise sous une seule idée, tout ce qu'il lit¹⁷, mais Blei possède « un art très pur et très subtil d'accorder son instrument sur le sujet qui lui convient » (*ibid.*). C'est un homme de goût, mais au goût élastique, caractérisé par un « hédonisme rigoureux ou une rigueur hédoniste » (*ibid.*), un auteur qui, « par la forme de son esprit, sinon par celle de ses livres » (*ibid.*, p. 232), est un « écrivain d'aphorismes » (*ibid.*). Musil note encore :

« Ainsi cet écrivain apparemment cérébral et extérieurement porté à la conciliation dialectique est-il, au fond, tout au fond de lui-même, irrationnel et instinctif dans le sens que Nietzsche désigne en parlant du "flair" de l'esprit ; et quand il touche ce fond, il apparaît comme un des rares cerveaux apodictiques qui aient le droit d'énoncer quelque chose sans le fonder, tant ils sentent juste » (*ibid.*, p. 230-231).

Musil mentionne le *Bestiaire* comme un exemple de ce jugement sûr, tout en rappelant aussi que l'insolence du texte valut à son auteur l'antipathie « de maint écrivain contemporain » (*ibid.*, p. 231).

3. Le Bestiaire

Dans le *Bestiaire*¹⁸, Blei est avant tout un portraitiste, et son talent oscille entre la caricature acerbe et le coup-de-cœur flatteur. C'est souvent la silhouette de l'écrivain, le

¹⁷ Jacques Bouveresse commente cette distinction, en l'appliquant à Musil lui-même, dans *La Passion de l'exactitude* : « Musil n'additionne évidemment jamais les connaissances et les informations pour elles-mêmes, il le fait toujours en vue d'une utilisation précise et avec une volonté d'organisation très affirmée, mais qui reste toujours en deçà de l'idée d'en tirer un système » (p. 26-27).

¹⁸ Pour Eisenhauer, Blei avait réalisé dans les notices du *Bestiaire* « ses gammes satiriques » qui, souvent bien exprimées et visant juste, sont de petites merveilles (*Kabinetstückchen*) témoignant de son « esprit méphistophélique » (*BL*, p. 154). Cet ouvrage, porté par le scandale et réédité à maintes reprises, jusqu'à devenir le livre le plus connu de Blei, en a aussi fait un auteur détesté de tous. On trouve une analyse du *Bestiaire* dans l'étude de Viktor Zmegac, « Kulturdiagnostik und Literaturkritik bei Franz Blei » (*Franz Blei, Mittler der Literaturen, op. cit.* p. 9-18), mais Zmegac concentre son analyse sur la version du *Bestiaire* de 1924.

corps et ses attitudes qu'il adore croquer, pour s'en moquer, mais parfois aussi pour en parler avec une adoration sincère. Il veut représenter une dernière fois toute cette faune littéraire qu'il connaît de près, qu'il a côtoyée durant des années, dans les cafés littéraires, les soirées privées (notamment chez lui), dans les couloirs animés des maisons d'édition, du temps où il y officiait en grand-prêtre, en maître des lettres.

Il a un coup d'œil impitoyable : lorsqu'il a choisi sa proie, il n'exclut pas toujours, dans son évocation, la grossièreté ni la méchanceté pure (d'où peut-être la nécessité du pseudonyme Peregrin Steinhövel dans la première édition), mais le trait du caricaturiste est sûr, il ne tremble jamais, il vise le point névralgique et ses mots ciblent au cœur¹⁹.

Alors que sa trajectoire personnelle est déjà sur le déclin, tout se passe comme s'il avait voulu ressaisir les figures des écrivains et poètes qui l'ont accompagné durant sa vie littéraire, qui était toute sa vie, pour en dessiner une fois encore les contours, dans une langue à la fois populaire et maniérée. Le livre est peut-être né d'abord comme une sorte de plaisanterie (collective ?) autour de la table d'un café littéraire.

C'est au nom de la biodiversité que Blei (aidé par un ou deux amis) croque plus d'une centaine d'écrivains sous forme animale en reprenant ainsi toute une tradition de fabulistes, dont l'un des premiers modèles est le *Physiologus*²⁰. La plupart – il faut bien l'avouer – ont sombré dans un oubli qui n'est sans doute pas toujours justifié. En faisant défiler toutes ces silhouettes animales, Blei nous pousse à rire d'abord – même si les allusions à leurs travers nous échappent souvent, car les modèles ont disparu de notre monde –, puis à lire ou peut-être à relire les auteurs qu'il caricature. Il y a là tout un monde, bouffi d'amour-propre, de vanité, de gloriole littéraire, dont Blei nous livre, dans des sortes d'instantanés, la psychologie, souvent la vacuité, le ridicule et parfois aussi, mais rarement, la grandeur.

Au-delà de la caricature et du règlement de comptes, dont on peine parfois à mesurer les enjeux et surtout la justesse, le style à la fois brut et brutal de Blei demeure. On peut rester sensible à cette capacité qu'il a de régler son compte, en quelques phrases, à tel ou tel auteur, parfois à un « monument » littéraire, et je reste admiratif devant la perspicacité et l'ironie, souvent grotesque, mises ici en œuvre, ainsi qu'à la possibilité qu'il nous ouvre d'utiliser son procédé, pour décrire de nouveaux écrivains du « zoo » littéraire contemporain (dont les travers sont restés souvent les mêmes, cent ans plus tard), même si son ton, libre le plus souvent, choquant ou insultant parfois, aurait sans doute du mal à passer aujourd'hui.

¹⁹ Sur la conception de la langue de Blei, voir l'étude fouillée de Monika Schmitz-Emans, « Franz Blei über Sprache und Stil », *Franz Blei, Mittler der Literaturen*, op. cit., p. 20-46.

²⁰ Le *Physiologus* est un recueil grec anonyme, compilé à partir d'auteurs païens par des auteurs chrétiens autour du II^e siècle après J.-C. L'ouvrage, augmenté par la suite, a connu une extraordinaire diffusion, traduit dans la plupart des langues du bassin méditerranéen, ainsi qu'en éthiopien et en arménien. Son influence perdure durant tout le Moyen Âge jusqu'à la Renaissance. Ce bestiaire inclut des éléments relevant des sciences de la nature et dresse le portrait psycho-physique (souvent sous forme de fable) de multiples animaux (du lion à l'hirondelle en passant par la fourmi et la belette), parfois fantastiques (comme la licorne), souvent évoqués de manière allégorique. Les descriptions sont truffées de citations bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Quelques rubriques évoquent les vertus magiques des pierres (la pyrite, l'aimant). Blei connaissait très probablement ce texte qui pourrait être l'une de ses sources d'inspiration.

BESTIARIUM LITERARICUM
LE BESTIAIRE LITTERAIRE²¹

Imprimé pour les amis des animaux, cette année même, en la ville de
Munich.

(Extraits)

Voilà de quoi il s'agit :
Une description exacte
des animaux de l'Allemagne littéraire

confectionnée par

le Dr. Peregrin Steinhövel²²

Avant-propos au lecteur

Dans ce Bestiaire, sans me laisser effaroucher par de nombreux prédécesseurs, j'ai récemment tenté de faire une description aussi brève, claire et précise que possible, des animaux vivants, auxquels il a plu à Dieu, le Seigneur, de donner le jour dans le monde des

²¹ Dr. Steinhövel P. [alias Blei F.], *Bestiarium Literaricum*, Munich, Knoch & Hirth, 1920. Je traduis ici l'édition originale du texte, composée de 104 notices et parue sous pseudonyme sous le titre de *Bestiarium Literaricum* en 1920 chez Knorr et Hirth à Munich dans un tirage de mille exemplaires. La vingtaine de notices retenues ici fait écho aux centres d'intérêt de Jacques Bouveresse ou porte sur des auteurs traduits en français. Une édition augmentée et disposée par ordre alphabétique, cette fois-ci sous son nom d'auteur, a paru en 1922 chez Rowohlt, et porte le titre de *Das grosse Bestiarium der modernen Literatur*. Les nouvelles notices de cette deuxième édition sont souvent moins incisives que celles de la première, et contiennent davantage d'éléments biobibliographiques. Une nouvelle édition, toujours disposée en ordre alphabétique, enrichie de nouveaux portraits, et augmentée d'excursus, a paru en 1924. Blei remanie quelquefois très légèrement dans les éditions ultérieures les notices de la première édition. Par exemple, dans la notice sur Stefan George, il remplace « l'Andrian qui lui colle à la jambe » par « le Schmitz » : il s'agit d'Oscar Adolf Hermann Schmitz (1873-1931) qui connut George par l'intermédiaire de Karl Wolfskehl à Paris en 1897. Pour la notice sur Scheler, il complète la dernière phrase. Dans la version de 1920, il écrit : « mais sur le ventre, elle scintille » et en 1924 : « mais sur le ventre elle scintille de façon équivoque et pleine de suggestions » (*vieldeutig und beziehungsreich*), mais le plus souvent il les reproduit à l'identique. La notice sur la Freksa (peut-être du fait de sa particulière agressivité) disparaît après la première édition. Blei évoque l'écrivain Friedrich Freksa (1882-1955) sous les traits d'un « pachyderme ayant perdu l'u final de son nom » (c'est-à-dire Freksau, où Sau signifiant « porc » serait éliminé en -sa) et qui a réussi « le coup de maître de devenir sa propre bouse puissante, monstrueuse quant à son extension, totalement insignifiante en ce qui concerne son épaisseur et sa profondeur ». Il existe différentes rééditions du *Bestiarium* reproduisant le plus souvent l'édition de 1924, comme par exemple *Das grosse Bestiarium der Literatur, mit farbigen Karikaturen von R. Grossmann, O. Gulbransson und Th. Th. Heine*, Francfort-sur-le-Main, Insel Taschenbuch, 1982.

²² Il s'agit de l'un des pseudonymes de Blei (à côté du plus fréquent et transparent *Schuster*, « cordonnier »). Peregrin – tiré de *peregrinus*, latin, « étranger », littéralement « qui ne fait pas partie de l'*agrus romanus* » – désigne le citoyen libre, non-romain, qui n'est donc pas soumis aux règles du droit de l'Empire. Le pseudonyme pourrait aussi évoquer Pérégrinos, un philosophe cynique dont Lucien de Samosate (120-180 après J.-C.) se moque. Dans *La Mort de Pérégrinos*, il raconte la mort du philosophe à Olympie où il s'est fait brûler vif en public, poussé par le désir d'obtenir de la sorte une gloire éternelle. Dans les « Sources » – bibliographie hilarante d'ouvrages inventés qui suit les notices, censée nous renseigner sur les écrivains que Blei a caricaturés – on trouve précisément la mention d'un ouvrage « de » Lucien, « Au sujet du petit poisson Blei » (texte grec et latin). En 1907, Blei a traduit le *Dialogue des courtisanes* de Lucien (*Die Hetärengespräche*, Leipzig, Julius Zeitler, 1907). Je n'ai pas trouvé d'interprétation pour Steinhövel.

livres, qui existent et inexistent dans le territoire de la langue allemande. Si nous, pauvres humains, ne reconnaissons, dans la description des créatures de cette faune, quelque chose de sensé et d'adéquat bien plus rarement encore que d'habitude dans la création divine, c'est à nous que nous devons en faire le reproche et non pas au Créateur, dans la mesure où, d'un côté, nous prenons en considération et même admirons bien des choses sensées dans Son Œuvre, et c'est pourquoi il nous faut accepter que même ce qui, en Elle, nous paraît dépourvu de sens, doit pourtant bien contenir quelque chose de sensé ; de l'autre côté, en songeant à la brièveté non seulement de notre propre vie, mais également de celle de l'existence que nous pouvons embrasser d'un seul coup d'œil, nous ne devrions pas faire preuve d'acharnement vaniteux, et estimer que toutes et chacune des intentions divines devrait nous sembler évidentes, car notre raison ne dispose que de moyens limités. Et que, troisièmement, soit encore rappelé ceci à ceux qui douteraient de l'ordre interne de la Personne Divine : qu'il ne nous semble pas relever de l'hérésie que d'imaginer Dieu comme se reposant après sa pénible Œuvre diurne et nocturne, et que, par la suite, c'est d'une humeur plaisante qu'Il laisse advenir les choses, par exemple, notre faune littéraire, dont je soumetts ici la description actualisée à cet hypocrite qui est mon lecteur et mon ami²³, après que je me suis efforcé *sine ira*²⁴ mais avec *multo studio*²⁵, de décrire à la fois l'espèce, l'apparence et les mœurs des animaux qui la composent. Je crois pouvoir dire qu'aucun animal d'une certaine importance et d'une certaine notoriété n'a dû m'échapper et que je les possède donc presque tous ensemble dans la cage de mon Bestiaire, ou plutôt, pour mieux dire, dans mon jardin zoologique, car vouloir enfermer toutes ces *bestiae* dans une seule cage, ne devrait être tenté, vu l'extraordinaire insociabilité de ces animaux, que dans le cas où j'en aurais envisagé l'extermination mutuelle, une action par laquelle j'aurais eu ainsi la présomption d'empêcher l'action de la main Créatrice de Dieu, présomption très éloignée de mes intentions. Si, dans ce Bestiaire, le lecteur devait malgré tout regretter l'absence de l'un ou l'autre animal, il ne doit s'agir que d'un animal dont il est le seul à avoir connaissance, d'un animal pour ainsi dire privé ou familial ; ou alors, c'est dans une double intention que je ne l'ai pas évoqué. Il existe en effet un microbe fort répandu – le *bacillus imbecillus* – qui dans la vie courante se voit affublé de bien des noms, mais qui demeure toujours le même bacille : celui qu'il frappe – et il attaque les épais de tout état et de toute classe sociale – ressent tout d'abord, conformément à l'épaisseur de sa peau, un chatouillement qui lui paraît agréable, mais ensuite, le patient sombre rapidement dans l'imbécillité totale. Il apparaît donc que ce *bacillus imbecillus* est plutôt un vecteur de maladies qu'un véritable animal, appartenant davantage de ce fait à la bactériologie qu'à un bestiaire. S'il m'est arrivé d'intégrer, çà et là, quelque bacille, je l'ai fait pour contrer, grâce à mon autorité, l'opinion largement répandue qu'il s'agissait bien, dans ces cas, d'animaux.

J'ai également omis sciemment de parler de certains animaux – de très peu, il est vrai – afin que les recenseurs érudits pussent jouir de la satisfaction de me l'indiquer, et qu'ils pussent, du même coup, prouver ainsi, une nouvelle fois, la nécessité de leur existence.

En le feuilletant, l'ami des animaux ainsi que leur ennemi constateront assez vite, avec plaisir, l'utilité de ce Bestiaire rédigé sans détours. Il renonce en effet complètement à tout verbiage habituel, et néanmoins insignifiant, dont regorgent toutes les histoires naturelles de notre faune littéraire, en s'appliquant à trouver des formules laconiques et frappantes, que l'on retiendra facilement. Car c'est bien là le but que l'ami des animaux, ou leur

²³ Souvenir du vers de Baudelaire : « Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère » (dernier vers du poème introductif des *Fleurs du Mal*, intitulé « Au lecteur »).

²⁴ Locution latine : « sans colère ».

²⁵ Locution latine : « avec beaucoup d'application, de zèle ».

ennemi, dès qu'il rencontre un de ces animaux, se le rappelle et se dise : « ah, mais oui, c'est bien de lui qu'il s'agit » !

Cela dit, je partage absolument l'avis de mon honorable ami, le Dr. Negelinus²⁶, sur le fait que ce Bestiaire perdra rapidement une telle fonction, ainsi que toute autre utilité pratique, et que, dorénavant, sa valeur sera essentiellement historique. Car un grand nombre de signes semblent annoncer une catastrophe terrestre prochaine, et le peu de choses que ce nouveau déluge laissera survivre des animaux littéraires encore vivants aujourd'hui, ne sera plus visible qu'en de rares fragments, exposés dans les collections de paléontologie des musées, d'autant que l'on ne trouvera certainement pas de nouveau Noé prêt à construire de bon cœur l'arche salvatrice qui pourrait héberger cette gent animale. Voilà pourquoi le devoir de décrire nos animaux *e vivo*²⁷ s'est manifesté avec une telle urgence.

Comme on le constatera, je me suis abstenu de toute critique à l'encontre de nos bestiaux. Nous devons les prendre comme Dieu les a faits. À Lui seul l'honneur et la responsabilité. De manière tout à fait générale, j'aimerais juste brièvement prendre position dans une controverse qui a repris quelques couleurs ces derniers temps, la question de savoir si nos animaux sont doués d'intelligence ou non. Il est hors de doute que notre vieux monde littéraire disparu possédait une haute intelligence. Il est également évident que celle-ci n'est en rien l'apanage des animaux d'aujourd'hui, à de très rares exceptions près. Malgré cela, c'est précisément pour nos animaux d'aujourd'hui que l'on a inventé ce mot d'« intellectuel », censé les caractériser, en se fondant probablement sur le principe du *canis a non canendo*²⁸. Car nos animaux, sauf rares exceptions, agissent de manière essentiellement affective et pas intelligente du tout, et comme on peut l'observer, ils mettent même un point d'honneur à se soumettre inconsidérément à leurs sentiments confus, à n'être que sentiments et à ne posséder aucune raison, même pas dans leurs agissements individuels. Vulgairement dit, nos bêtes se font rouler dans la farine, dans n'importe quelle farine, pourvu qu'elle soit habilement étalée – peu importe par qui.

²⁶ Il s'agit du pseudonyme de Carl Schmitt (1888-1985), juriste et philosophe politique allemand qui adhéra au parti nazi en 1933 et qui était un proche ami de Blei jusqu'à ce moment. Carl Schmitt publia en 1913, sous le pseudonyme de Johannes Negelinus, un ouvrage intitulé *Schattenrisse* (Silhouettes) que Blei avait lu et qui pourrait lui avoir donné l'idée du *Bestiarium* (Cf. la postface de Ursula Pia Jacob, en particulier les p. 466-470, sur les relations Blei/Schmitt, in F. Blei, *EL*, *op. cit.*). Les lettres de Blei à Schmitt (*Briefe an Carl Schmitt 1917-1933*, éditées et commentées par A. Reinthal, en collaboration avec W. Kühlmann, Heidelberg, Manutius Verlag, 1995), éclairent leurs relations et leur amitié. Dans son introduction (p. 7-12), Angela Reinthal décrit le rapport de Blei au catholicisme, sujet qui est au cœur de la discussion entre les deux correspondants, à la recherche d'un socle ferme pour y enraciner les valeurs. Dans la lettre n° 10, Blei se définit paradoxalement comme « un clerc athée » (*gottloser Klerikaler*, p. 32), ce qui n'est pas sans évoquer la *Laientheologie* (théologie laïque) à laquelle Musil travaillait dans *L'Homme sans Qualités*, pour trouver un fondement à « l'autre état ». L'éditrice des lettres, Angela Reinthal, est l'autrice de l'étude « Zwei "gottlose Klerikale" : Franz Blei und Carl Schmitt » (*Franz Blei, Mittler der Literaturen*, *op. cit.*, p. 66-81). Les lettres n° 26 et 27 font allusion à la réaction de Kraus au texte du *Bestiarium*. Cette réaction fut mesurée (selon les critères krausiens...) : Kraus mentionne la tentative de Blei de se rapprocher de lui, pour qu'ils publient tous deux une revue, et rappelle qu'il l'a éconduit (voir les pages 55-58 et les annotations correspondantes, p. 142 et 144. Voir également *Die Fackel*, n° 606-607, nov. 1922, p. 87). Dans l'extraordinaire chapitre « Où l'on prend congé du lecteur » (*Verabschiedung des Lesers*, *EL*, p. 452-456), qui clôt son autobiographie, et où Blei imagine son suicide, il convoque en pensée ses amis autour de son lit de mort : Carl Schmitt, présent à côté de ses enfants Peter et Sibylle et de leur mère, de Musil et de bien d'autres, est décrit comme ayant « tous les nerfs en alerte, le visage illuminé par un regard pénétrant, la bouche dessinée du rire d'un gamin » (p. 455).

²⁷ Locution latine : « de leur vivant ».

²⁸ Locution latine fondée sur l'assonance *canis* (chien) / *canere* (chanter) : « Le chien s'appelle chien parce qu'il ne chante pas », c'est-à-dire, comme son nom ... ne l'indique pas.

Penser, voilà exactement ce que ne font pas nos animaux d'aujourd'hui, contrairement à ce que prétendent certains. Ils ne sont donc, de ce fait, pas du tout des « intellectuels », mais bien plutôt, pour être plus précis, des « affectionnels » ou des « sensibilistes », qui succombent à chaque occasion à leurs sentiments : qu'ils appellent parfois leurs sentiments des pensées, voilà l'erreur que partagent nos animaux littéraires avec les êtres humains d'aujourd'hui²⁹.

Il m'appartient encore, *more eruditorum*³⁰, de devoir remercier ceux qui ont bien mérité de ce Bestiaire, dans la mesure où, en qualité, pour ainsi dire, de Hagenbeck³¹ de la *fauna literaria*, ils ont manifesté leur sympathie à nos bêtes, sans ménager leur temps, leur argent, leur patience ni leurs forces, soit parce qu'ils venaient de les découvrir, soit parce qu'ils leur avaient en quelque sorte versé une avance sur leur vie, soit encore qu'ils avaient eu soin d'observer confortablement ces animaux en aménageant des enclos, des réserves, des cages et des bœaux. J'aimerais remercier ici nommément pour leur aide si utile, tout d'abord le Doyen de nos Hagenbeck littéraires, le pré- et clairvoyant M. S. Fischer-de-Berlin, le polyvalent³² M. G. Müller-de-Munich, le toujours curieux M. K. Wolff-de-Munich, le hardi E. Rowohlt-de-Berlin, le chaleureux G. H. Müller-de-Munich, le prudent A. Kippenberg-de-Leipzig, l'inébranlable H. Kiepenheuer-de-Potsdam, le vif P. Cassirer-de-Berlin et M. Reiss³³, tout court.

Mes remerciements vont à tous ces messieurs qui font leur possible pour apporter un peu d'ordre parmi ces étranges créatures issues de la main de Dieu, à l'origine de tant d'êtres divers, ordre dont nous avons un si grand besoin dans notre vie d'ici-bas, nous les hommes, ignorants de l'ordre divin supérieur qui nous dépasse. À mon ami le Dr. Negelinus, j'adresse mes plus vifs remerciements pour sa description de la Kraus-flambeau³⁴, contribution fondée sur des études spéciales.

1 juillet 1920

Dr. Peregrin Steinhövel

²⁹ Cette idée se rapproche de celle qu'exprime Musil dans son essai de 1918 sur Blei, lorsqu'il fait de lui un essayiste capable de donner au sentiment et à la pensée leurs places respectives sans les confondre ni les mélanger (*Essais*, p. 78).

³⁰ Locution latine : « à la manière des érudits ».

³¹ La maison Hagenbeck fournissait des animaux aux zoos et aux cirques. Kafka dans « Rapport pour une académie » – récit datant de 1917 –, raconte l'histoire de *Rotpeter*, singe capturé par l'expédition Hagenbeck en Afrique qui décide, pour se libérer, de devenir humain (Kafka F, *Nouvelles et récits. Œuvres complètes*, I, éd. J-P. Lefebvre avec la collaboration de I. Kalinowski, B. Lortholary et S. Pesnel, Paris, NRF Gallimard, coll. Pléiade, 2018, p. 197-207 ; *Die Erzählungen*, Francfort-sur-le Main, Fischer 2002, p. 323). Paul Morand mentionne la « ménagerie Hagenbeck » dans son poème intitulé « Souvenir d'Istrie », (« Vingt-cinq poèmes sans oiseaux » [1924], in *Poèmes*, Paris, Gallimard, 1973, p. 126).

³² « Weitschichtig » fait écho à « einsichtig », « clairvoyant, intelligent » que Blei vient d'utiliser pour parler de M. S. Fischer ; mais, alors qu'on attendrait *weitsichtig* (« lucide », « qui voit loin »), on a *weitschichtig*, néologisme qui renvoie à *vielschichtig*, littéralement « à plusieurs couches », « à multiples facettes ».

³³ Il s'agit des principaux éditeurs allemands du début du XX^e siècle, dont une grande partie dut prendre le chemin de l'exil dès 1933.

³⁴ Blei attribue donc explicitement la notice sur Kraus à Carl Schmitt.

LE THOMASMANN ET LE HEINRICHMANN³⁵

Ces deux animaux appartiennent à une famille de capricornes³⁶ de grandeur moyenne, ils sont ligneux et coriaces comme du bois, mais ont une teinte différente, malgré leur nature et leur mode de vie semblables. On les trouve toujours agrippés au même arbre, mais chacun d'un côté, car ces deux coléoptères ne se supportent absolument pas. Lorsque le Thomasmann creuse un arbre à sa base, le Heinrichmann est posé à son sommet. Si l'un des deux trouve juteux le tilleul qu'il vient de ronger, l'autre le trouvera pourri ; et inversement. Le côté étrange de l'affaire est que les deux se trompent toujours d'arbre et lorsqu'ils croient batifoler sur un chêne ou sur un épicéa, il s'agit en fait d'une porte en pin ou d'une commode en tilleul, etc. Mais l'un trouvera toujours pourri ce qui est juteux pour l'autre, par dépit devant la présence de l'autre. Ce n'est que lorsque l'on pose ces deux insectes sur un porte-plume qu'ils se livrent frénétiquement à leur activité, en montant et descendant tout du long avec zèle. En ce qui concerne la teinte qui permet de distinguer les deux bestioles, le Thomasmann révèle des élytres rayés de noir et de blanc, alors que le Heinrichmann possède des élytres bleu-blanc-rouge avec parfois de minuscules points rouges qui surgissent pour disparaître aussitôt, et que l'on peut d'ailleurs neutraliser, en les frottant légèrement.

L'HOFMANNSTHAL³⁷

Cet animal au poil ras, semblable à une gazelle, aux jambes extraordinairement fines, ne se déplaçant de ce fait qu'en se pavanant, est le produit d'un intéressant croisement entre une femelle de lévrier italien – de l'éleveur d'Annunzio – et d'un cerf anglais de Northumberland – issu de la réserve de chasse Swinburne – au résultat si étonnant que, si l'on suit l'usage du langage humain, on parla de lui comme d'un enfant prodige, qu'il demeura, du fait de l'ébahissement qu'il suscita, jusqu'à l'âge adulte, et c'est toujours en enfant prodige qu'il va mourir, même s'il devait atteindre les quatre-vingts ans. Cet animal si précieux et fragile ne peut respirer qu'un air artificiel, ce qui lui confère un parfum d'une noblesse extraordinaire. Du fait de la fragilité de son estomac hybride, son goût est à ce point raffiné, qu'il est souvent incapable d'ingurgiter quoi que ce soit durant des mois, pour éviter que ne se constipent ses intestins fort délicats, sa secrète souffrance, qu'il brame dans ces moments-là depuis sa terrasse argentée, d'une voix plaintive, dans la mélancolie d'un dimanche après-midi de juillet. Parfois, l'Hofmannsthal exprime le désir, exaucé sans peine, d'une prairie champêtre, où il se livre alors à quelques cabrioles humoristiques qui touchent aux larmes et attristent tous les spectateurs, mais que l'Hofmannsthal trouve très drôles, bien que ces ébats l'épuisent rapidement. À son

³⁵ Les notices biobibliographiques sur les auteurs, ainsi que quelques éléments d'interprétation sont groupés à la fin des extraits.

³⁶ « Holzböcke » : il s'agit de coléoptères de la famille des Cerambycidae, comportant de nombreuses espèces.

³⁷ Blei joue avec les articles (masculin, féminin ou neutre) accolés au nom propre. L'article utilisé est indicatif de certaines caractéristiques des écrivains : ainsi lorsqu'il parle de « la » George, il veut signaler l'homosexualité du poète, alors que lorsqu'il dit « le » Lasker-Schüler, il accentue le caractère viril de la poétesse expressionniste berlinoise. Par convention, je rends le neutre *das* employé ici pour Hofmannsthal, comme pour nombre d'autres écrivains, par « l' » en français. Pour éviter des difficultés de lecture, cette convention n'est cependant appliquée, la plupart du temps, que dans le titre des notices. L'usage du neutre est délicat à expliciter ; il est parfois commandé par des raisons euphoniques (comme *das Brod* qui évoque *das Brot*), mais aussi souvent pour insister sur la petitesse ou parfois la joliesse de l'animal avec lequel Blei compare l'auteur, comme *das Walser*, comparé à un écureuil.

époque, ou à la leur, quelques dames ont donné au joli animal le nom de « chérubin », et, bien que de longues années se soient écoulées depuis lors, il répond encore à ce surnom, par amabilité d'une part, et par mélancolie d'autre part.

LE BAHR

Le Bahr ne survit plus qu'en un seul exemplaire, conservé dans la saumure salzbourgeoise³⁸. Son odeur, jadis âcre, s'est métamorphosée en celle, plus suave, de la sainteté, et l'animal a, depuis qu'il craint le Diable, perdu ses cornes et ses dents, il y a déjà fort longtemps. À la place, fleurissent crinière et barbe, toujours plus longues, ce qui lui confère un aspect vénérable. C'est sous cet aspect que le promeneur peut l'observer dans sa réserve naturelle d'Untersberg³⁹, ou, dialoguer avec lui, car le Bahr est un animal éminemment loquace, voire soliloquant, lorsqu'il manque d'interlocuteur. Ses gardiens, parmi lesquels on trouve le saint père A. B. C. D. Schmitz⁴⁰, craignent toujours que le Bahr finisse non pas par se précipiter dans la mort, mais par déblatérer à mort. Car le Bahr est déjà souvent tombé, sans se faire mal, et il tombe à genoux au moins deux fois par jour, signe de sénilité qu'une population crédule et pieuse comme la salzbourgeoise interprète chez cet animal comme une forme rare et d'autant plus remarquable de piété. Un moine capucin a, pour cette raison, pris la liberté d'entraîner une fois le Bahr à la Sainte Messe et, à en croire des témoins oculaires, l'animal ne se distinguait en rien de son pieux guide, de sorte que l'on n'aurait pas pu dire si c'était le Bahr avec un capucin ou le capucin avec un Bahr qui fréquentaient la Sainte Messe. Et ce, d'autant plus ou d'autant moins, que durant cette pieuse visite, le Bahr avait laissé tomber sa noble crinière par-dessus ses petits yeux vifs et perçants.

LE BLEI

Le Blei est un poisson d'eau douce qui s'ébat avec souplesse dans toutes les eaux vives et qui tire son nom signifiant « brillant, clair » (moyen-haut-allemand blî, vieux-haut-allemand blîo) de sa peau, extraordinairement lisse et fine à travers laquelle transparait clairement chaque aliment avec sa coloration. Ainsi, l'on peut constater à chaque fois ce que le Blei vient d'ingérer et, lorsque la couleur de la nourriture est vive, le Blei devient complètement invisible et on ne voit plus que sa couleur. Notre poisson mange toutes sortes de mets, mais des mets de choix ; voilà pourquoi on l'appelle le poisson-truffier, par analogie avec le porc-truffier, du fait de sa capacité de dépister des friandises. Lorsqu'on le capture et qu'on le fourre dans un bocal, il sert souvent de déco aux boudoirs féminins et il accomplit alors, devant la spectatrice et pour tuer l'ennui, des tours d'adresse, pas toujours irréprochables, en agitant ses nageoires et sa petite queue. Mais il s'agit là, à la vérité, d'un mauvais usage de ce poisson qui aime la liberté, et qui dépérit sitôt qu'on le nourrit, et qu'on lui retire ainsi le plaisir de chasser comme bon lui semble. Une amitié étrange lie le Blei au crabe Kartäuser⁴¹ et à Roth-le-Brochet⁴², mais on n'a pas encore tiré

³⁸ Littéralement « dans le salzbourgeois », où *Salz* désigne « sel » en allemand.

³⁹ Cette montagne se situe près de Salzbourg.

⁴⁰ « Oscar Adolph Herrmann Schmitz, abrégé souvent Oscar A. H. Schmitz (1873-1931), était un psychanalyste et un essayiste et écrivain reconnu à son époque. Il avait noué des contacts avec nombre d'écrivaines et d'écrivains célèbres de son temps » (DM). Voir aussi la note 21.

⁴¹ Le mot *Kartäuser* désigne les moines chartreux. Il doit s'agir aussi du surnom d'un écrivain que je n'ai pas identifié.

⁴² Blei parle ici de l'écrivain Joseph Roth (1894-1939). Double jeu de mots sur le nom, selon qu'on le sépare en *Rot-Hecht*, « brochet rouge » ou en *Roth-echt*, « rouge authentique ».

suffisamment au clair la nature de cette amitié, pour que l'on puisse en rendre compte ici de manière scrupuleuse. Et ce d'autant plus que l'authentique crabe Kartäuser est fort rare et que circulent les fables les plus insensées au sujet du mode de vie de Roth-le-Brochet.

LE SCHNITZLER

Schnitzler est le nom d'un cheval de course, dans la Freudenu⁴³ de l'écurie Fischer⁴⁴, jadis adoré des dames viennoises et des grisettes, du fait de sa fougue mélancolique. Par sympathie, on pariait sur le Schnitzler, alors même qu'on savait qu'il ne jouait pas placé. Parce que Schnitzler était à ce point apprécié et pour que les petites-filles des grisettes fréquentent la Prairie-Freud, on est tombé d'accord au club des jockeys de laisser toujours Schnitzler à la troisième place, tant et aussi longtemps qu'il court. Pourvu qu'il coure ainsi encore longtemps.

LA KAFKA

La Kafka est une magnifique souris bleu-lune que l'on n'aperçoit que très rarement, qui ne mange pas de viande, mais se nourrit d'herbes amères. Son apparence fascine, car elle possède des yeux humains.

L'WALSER

Le Walser est un petit animal exceptionnellement mignon et gracieux, de la famille des écureuils. On ne le croise pas sur de très hauts arbres, car il a le vertige. Mais aux arbres moyens, le charme espiègle et naïf du Walser confère une vivacité enjouée.

LA SCHELER

La Scheler est une espèce de saurien d'une longueur considérable et d'une souple minceur. Ces deux caractéristiques lui permettent de se présenter partout où on ne l'attend pas. Elle pond ses œufs innombrables autour de pierres rongées par les intempéries, de sorte à en couvrir souvent toute la surface d'autant plus que la Scheler enduit d'une masse gluante – qu'elle est capable de sécréter en quantité – les parties non recouvertes par ses œufs. La Scheler possède deux yeux dont l'un est très clairvoyant, mais dont l'autre est aveugle. Cela n'empêche pas l'animal de fermer souvent son œil valide, pour faire des essais de vision avec son œil aveugle, sécrétant généralement cette masse gluante, suite à son effort. Notre Scheler dissimule ses quatre pattes sous la peau, ce qui lui donne une démarche extrêmement silencieuse. Durant ses longues périodes de rut, la Scheler est extraordinairement vivace. A propos des œufs, il faut encore rappeler qu'elle pond souvent plusieurs fois le même œuf. En ce qui concerne sa couleur, la Scheler a le dos d'un noir profond avec une très fine bande rouge. Mais sur le ventre elle scintille.

⁴³ C'est le nom de l'hippodrome inauguré en 1839 par l'Empereur François-Joseph près d'une zone portuaire sur le Danube à Vienne.

⁴⁴ Il s'agit de l'éditeur berlinois Samuel Fischer.

LE BENN

Le Benn est un petit poisson-lancette, que l'on a repéré le plus souvent dans des morceaux de cadavres de noyés. Lorsqu'en pêchant on ramène de tels cadavres à la surface, le Benn sort volontiers de l'anus ou du vagin, ou va s'y blottir.

LE MUSIL

Le Musil est un animal noble, bien proportionné et puissamment bâti, pour lequel on remarquera qu'il hiberne, ce qui n'est pas habituel, étant donné qu'il appartient à la petite famille des daims. Ainsi, le Musil, après chaque année de vie intense, dort-il cinq ans durant dans une inaccessible forêt. C'est son exceptionnelle force musculaire, mais également la haute sensibilité de sa vie nerveuse dont le Musil fait montre durant son année d'éveil, qui semblent rendre nécessaire ce sommeil hivernal étonnamment long.

LA HESSE

La Hesse est une charmante tourterelle des bois, mais qui n'existe plus à l'état sauvage. Sa grâce en fit un oiseau apprivoisé en vogue, qui ravit l'observateur parce qu'il continue en cage à faire les mêmes gestes que s'il vivait toujours dans la forêt sauvage, ce qui procure à son propriétaire citadin la sensation de vivre dans la nature, sensation que renforcent de toutes petites glandes grâce auxquelles notre Hesse dégage une odeur qui évoque le parfum des sapins.

LA GEORGE

La George, également connue sous le nom de « la grande George », est un échassier haut sur pattes qui, par la beauté exceptionnelle des proportions de ses membres et par sa taille, dépasse de loin ses congénères aquatiques, qui tentent à grand-peine de l'imiter, en tirant et en étirant leurs membres courtauds et déformés, à la grande joie des enfants assistant au spectacle. Mais la George accepte en souriant leur démarche guindée parce qu'ils lui prouvent ainsi son unicité et son exemplarité. La George émet des sons qu'elle ne produit qu'en marchant, et ces sons s'articulent en un rythme plaisant, provoqué par le jeu bien coordonné de ses membres. Le visage de la George est de petite taille et se voit dominé par ses jambes, dans la mesure où son regard ne porte pas plus loin qu'elles. Elle évite la gent féminine et caquetante qu'elle exècre. Son organisme raffiné la rend sujette à des maladies qui deviennent facilement chroniques, mais restent cependant sans gravité. Ainsi la George est-elle constamment affligée d'une indisposition légère de Wolfskehl. Elle a surmonté l'Andrian qui lui collait jadis à la jambe. Mais elle n'a pu se défaire ni d'un Gérardy irritant ni d'un Gundelfinger⁴⁵ qui prolifère sur sa patte gauche.

L'BROD

Le Brod appelé aussi Maxbrod est un animal domestique qu'on élève souvent, ces derniers temps, dans les temples juifs et que le schames⁴⁶, qui s'appelle Wolf le plus souvent, soigne

⁴⁵ Blei se réfère ici aux poètes liés au Cercle de George : Karl Wolfskehl (1869-1948), Leopold Andrian (1875-1951), Paul Gérardy (1870-1933) et Friedrich Gundolf (1880-1931). Voir, à ce sujet, la notice sur George.

⁴⁶ Schames : mot yiddish. Le shammès désigne l'homme à tout faire d'une synagogue, le bedeau. (AG).

avec beaucoup de fierté. Il est inoffensif, et même lorsqu'on l'irrite, il vous mange dans la main, d'où l'on conclut son appartenance aux animaux religieux. Certains vont jusqu'à prédire qu'un jour le Maxbrod connaîtra le même honneur que l'Buber⁴⁷, le fameux animal religieux des Juifs, mais pour cela, il manque au petit et peu imposant Maxbrod la carrure, malgré la grande peine qu'il se donne pour l'acquérir. La confusion de notre Brod avec le pain⁴⁸ qu'on mange n'est pas possible, ne serait-ce que du fait de sa nature coriace, qui le rend non comestible, même si à Prague, par exemple, on prétend que ce que le Brod produit a le goût de la manne. On doit cependant rappeler à ce propos que cette manne antique, utilisée comme comparaison, n'a jadis été consommée par les Juifs qu'au désert, et uniquement du fait qu'ils n'avaient alors rien de mieux à se mettre sous la dent.

L'STEFFZWEIG

Du Steffzweig doit être fait mention dans ce Bestiaire, puisque de rares personnes le considèrent encore comme un être vivant. Mais le Steffzweig est un produit artificiel, façonné à l'occasion d'un congrès d'écrivains viennois, à partir de plumes, de peau, de cheveux, etc. de toutes sortes d'animaux européens. Il est, pour ainsi dire, un animal volapük⁴⁹. Désormais, on ne croit à son existence organique que dans des contrées éloignées et dans certains cercles genevois. Ces derniers temps, on entendit parler d'un

ARNZWEIG

comme d'un animal véritable. Repérer cet Arnzweig n'est guère possible, car il semble se trouver principalement à Sion, sachant que de surcroît l'emplacement géographique de Sion n'est pas déterminé⁵⁰.

L'KERR

Le vif Kerr est une variété de pic épeiche. Il tambourine de son bec bien formé contre tout ce qui existe sur terre et entreprend souvent de lointains voyages, pour tambouriner encore davantage. Lorsqu'il tambourine, il lance sans cesse son cri de guerre « Kerrkerr » ou « Cri-Tik », qu'il égrène dans toutes sortes de modulations, mais toujours claires et distinctes. De sorte que, dans la forêt, on le reconnaît tout de suite, déjà de loin, grâce à son cri. On l'appelle le roi de Grunewald⁵¹. Si, à l'encontre de sa nature, il lui arrive de

⁴⁷ Martin Buber (1878-1965), philosophe (auteur notamment de *Je et Tu*, trad. de l'allemand par G. Bianquis, Paris, Aubier 1938 ; *Ich und Du*, Leipzig, Inselverlag, 1923) et pédagogue autrichien et israélien, a adhéré en 1898 au mouvement sioniste. Il s'intéressait à la tradition hassidique du judaïsme dont il a recueilli et publié les récits. Interdit d'enseignement en 1933 par les nazis, il quitta l'Allemagne en 1938 et s'installa à Jérusalem où il œuvra pour une meilleure entente entre Juifs et Arabes.

⁴⁸ Blei joue ici sur la quasi-homophonie entre Brod et Brot, « pain ».

⁴⁹ Langue artificielle créée en 1879-1880 par Johann Martin Schleyer à partir de racines germaniques, contrairement à l'espéranto créé à partir de racines latines en 1887 par Louis-Lazare Zamenhof.

⁵⁰ Il s'agit de l'écrivain Arnold Zweig (1887-1968), réduit ici à ses sympathies sionistes. Comme Stefan Zweig (avec lequel il n'a aucun lien de parenté), Arnold Zweig a fréquenté Freud et a entretenu avec lui une importante correspondance. Les notices sur Brod, Stefan Zweig et Arnold Zweig sont imprégnées de clichés antisémites. « Animal volapük » à propos de Stefan Zweig est une critique du « cosmopolitisme » et le « sionisme » sans géographie précise attribué à Arnold Zweig renvoie indirectement à la figure du Juif apatride et extérieur à la « communauté ».

⁵¹ Grunewald est un quartier de villas à Berlin (UR). Kerr, tout comme Rathenau d'ailleurs, habitaient ce quartier chic.

s'élever d'un mètre au-dessus du sommet de son arbre, un parent du Kerr nichant sur l'arbre voisin ne va pas tolérer cette manière d'agir ; ce parent s'appelle

LE HARDEN

Ce Harden-là a la manie de ramener dans son nid du papier journal imprimé et de l'en capitonner au point que lui-même n'y trouve plus sa place. Voilà pourquoi il doit faire toujours de nouveaux nids qui sont aussitôt à nouveau bourrés de papier. Il remplit même de cette manière des arbres creux, pour qu'ils ne montent pas jusqu'au ciel⁵².

L'WERFEL

Avec sa rondeur boulotte, le Werfel ne possède pas la capacité du hérisson de se rouler en boule, mais plutôt celle de se répandre. Mais du hérisson, il possède les piquants. Sauf que ces derniers sont très tendres et mous avec parfois la pointe tournée vers l'intérieur, ce qui fait souffrir l'animal. Cette contradiction entre l'apparaître et l'être du Werfel fait que cet animal rond, émotif, porté à la paresse, soit devenu de nos jours un hérisson mondain de salon, très prisé par les âmes sensibles. Il n'existe guère de salon où on ne le croise, et dans lequel il ne passe de giron en giron. Lorsqu'il est ainsi couché sur les genoux, tel une grenade à coquille pointue, celui qui n'est pas familier avec ce genre de piquants, admire les mains capables de caresser ce monceau de piquants, comme s'il s'agissait d'un chat, et il paraîtrait que cette activité provoque chez le caresseur une sensation très agréable. Mais le Werfel est avant tout apprécié pour une autre qualité dont Dieu l'a pourvu. Il peut chanter comme n'importe quel ténor et le fait volontiers et souvent, à la moindre occasion, mais surtout lorsqu'il y a du bruit. Lorsqu'une guerre, par exemple, fait grand tapage, le Werfel se met à chanter, au point que, si on voulait imprimer ce qu'il chante, on en remplirait facilement un volume in-octavo de 308 pages. Du fait de sa voix de ténor, capable de chanter des airs et des trilles, le Werfel est très jaloux par d'autres animaux qui tentent de l'imiter.

LA RILKE

C'est une pomme de discorde entre zoologistes et botanistes que de déterminer si la Rilke appartient au règne animal ou au règne végétal, les botanistes ne voulant pas l'avoir la relèguent dans la zoologie tandis que de leur côté, les zoologistes n'en veulent rien savoir, et disent qu'elle relève de la botanique ou du règne végétal ; lorsque les zoologistes disent que la Rilke est dépourvue de sang, raison pour laquelle ils la rejettent, les botanistes prétendent de leur côté, que la Rilke possède une dentition animale, lui permettant de dépecer des vers de toute longueur en les sectionnant à l'endroit même où ils sont dépourvus d'articulation mélodique ou rythmique. Et de fait, il faut bien avouer que cette dentition et son utilisation étrange existent réellement. Étrange est également le fait que la Rilke n'apparaisse que sous forme femelle, et cela, même si certains signes sexuels externes, tels que les poils de la barbe, possèdent un caractère masculin. Mais ces signes, telle la barbe de la Rilke – s'inclinant dans une douce mélancolie vers le bas, comme si, en fait, ils ne souhaitaient pas vraiment se retrouver à cet endroit et n'étaient là que par embarras –, sont également démentis par la douce voix féminine et aiguë de la Rilke, qui tend à devenir un chuchotement quasi inaudible ou un frêle souffle. La Rilke est également

⁵² Blei joue ici avec le proverbe allemand « Bäume wachsen nicht in den Himmel », « les arbres ne poussent pas dans le ciel », c'est-à-dire, toute croissance a un terme.

appréciée comme animal de salon, ressemblant en cela au Werfel, mais plutôt par des dames d'un certain âge, du fait de sa sexualité proprette⁵³ et de son battement de cils à la fois pieux et légèrement niais, déclenchant chez lesdites dames le mot extatique si apprécié de « divin ». Parmi sept de ces dames, il est certain que la septième qu'on rencontrera sera toujours la Rilke. Pour accentuer mieux encore son sexe, elle accepte volontiers qu'on l'affuble d'une petite coiffe qui, comme les dames le disent en s'extasiant, lui sied « divinement ». Suite à cet excès de divinisation, l'animal a pris l'habitude de fourrer son nez infatué dans des livres de théologie, des légendes mariales et autres.

LE RATHENAU

Le Rathenau appartient du fait de la construction de son nid, à l'espèce singulière des tisserins⁵⁴. Il construit des nids extrêmement ingénieux. Pas uniquement pour lui, mais également pour d'autres oiseaux qui ne construisent pas leurs nids eux-mêmes, mais qui, parce qu'ils sont des oiseaux sans domicile fixe, n'occupent pas de tels nids. L'opiniâtreté du Rathenau, qui se fonde sur sa fierté de constructeur de nids, va jusqu'à améliorer et transformer, voire détruire un nid, pour en reconstruire un autre destiné à l'usage de ceux dont il a détruit le nid. Mais voilà que cette manière de faire n'est absolument pas du goût des oiseaux aux nids ainsi améliorés. Elle provoque ainsi souvent des disputes et des luttes sauvages. Le nid du Rathenau est extrêmement ingénieux. Du fait de ses ouvertures nombreuses, judicieusement conçues, il ne retient que peu la chaleur. Mais comme le Rathenau est toujours occupé à construire de nouveaux nids, il ne passe que peu de temps dans son propre nid, et cet inconvénient ne le gêne pas.

LA KRAUS-FLAMBEAU

La Kraus-Flambeau possède une antinature, car elle est née des déjections de celui qu'elle veut anéantir. Elle est sans cesse boursouflée de rage, du fait de sa naissance impure. Elle se distingue par sa capacité d'imiter la voix des autres. Elle fait cela de différentes manières. Elle imite les voix des prophètes et des poètes pour leur ressembler et être confondue avec eux. Elle imite derechef les voix d'autres personnes pour se moquer d'elles et les anéantir. Avant que l'Wedekind⁵⁵ ne s'éteignît, la Kraus-Flambeau était son amie et elle montait sur un podium surélevé pendant que l'Wedekind s'accouplait ou produisait ses sécrétions. La Kraus-Flambeau exprimait alors bruyamment son approbation, pour se faire entendre. Lorsqu'elle croit qu'on écoute d'autres voix que la sienne, elle entre dans une colère noire et devient d'une extrême méchanceté, jusqu'à l'animosité venimeuse. Pour empêcher que d'autres voix que la sienne ne soient entendues, elle emploie deux moyens : le premier est que la Kraus-Flambeau se répand en louanges, le second est qu'elle vilipende ces autres voix. Elle pratique les deux moyens en usant d'un criaillement de fausset, afin de se faire entendre. Car c'est un fait que la Kraus-Flambeau n'a pas de nature, elle n'est que voix et ne vit par conséquent qu'aussi longtemps qu'on l'écoute. Comme elle le sait, et qu'elle craint la mort comme tout être

⁵³ Blei utilise ici l'expression « Stubenreinheit » qui désigne la propreté d'un animal domestique ayant appris à faire ses besoins à l'extérieur de la maison ou dans un lieu désigné. Blei veut dire que la sexualité de la Rilke est proprette, méticuleuse, hygiénique.

⁵⁴ Les tisserins sont des oiseaux vivant en colonies et qui construisent leurs nids à partir de filaments végétaux qu'ils entretiennent ; ces nids ont une forme sphérique, l'entrée est située sur le dessous et les tisserins habitent simultanément dans une douzaine de nids différents.

⁵⁵ Ici, il est question de *das* Wedekind, alors que dans la notice qu'il consacre à cet auteur dans la deuxième édition (1922), Blei parle de *die* Wedekind.

vivant, elle a artistement exercé sa voix pour qu'on l'entende. C'est quand elle est en colère que la voix de la Kraus-Flambeau devient particulièrement ingénieuse, car, de crainte qu'on ne puisse l'entendre, elle se met à crier en usant de voix toujours nouvelles. Si elle constate alors qu'on l'écoute, elle en est très fière et répète une nouvelle fois tout ce que l'on a dit d'elle. C'est alors que l'on peut entendre une voix qu'elle ne manifeste pas d'habitude, car, dans ces moments-là, elle oublie sa peur.

L'haleine de la Kraus-Flambeau est répugnante, car elle prend naissance dans les déjections de ses ennemis. Mais comme elle croit pouvoir consumer ses ennemis en consommant⁵⁶ les excréments, elle en dévore, rageusement, des quantités monstrueuses. Voilà pourquoi la Kraus-Flambeau est un animal utile, même si, seul celui qui est né sans odorat peut en supporter la proximité.

C'est ici que l'être humain peut admirer la Sagesse de Dieu, Lui qui n'a donné à la plupart des animaux qu'une seule voix, parce qu'ils ne sont dotés que d'une seule nature. Mais comme la Kraus-Flambeau n'a pas de nature, mais une antinature, elle est dotée en retour d'innombrables voix différentes. C'est à cause de ces voix que certains l'écoutent, et c'est au fait qu'elle est écoutée par certains qu'elle doit son existence, et qu'elle peut engouffrer les grandes quantités de cet excrément dont elle est née.

NOTES BIOBIBLIOGRAPHIQUES ET ÉLÉMENTS D'INTERPRÉTATION DES AUTEURS CITÉS

MANN, Thomas (1875 Lübeck–1955 Zurich) et MANN, Heinrich (1871 Lübeck–1950 Santa Monica, Californie).

Blei focalise le différend entre les frères ennemis sur leurs idées politiques. Ils évoluent dans le même milieu bourgeois, qu'ils rejettent, mais n'arrivent pas à se mettre d'accord sur l'objet de leur critique sociale. Blei suggère que les deux se trompent, et que leur frénésie se reflète en miroir. Heinrich, l'aîné, révère le drapeau français : il est républicain, socialiste et même marxiste (les taches rouges). Dans ses romans les plus célèbres, *Professor Unrat* (1905)⁵⁷ et *Der Untertan*⁵⁸, roman rédigé en 1914, d'abord paru en feuilleton, puis publié en volume en 1918, il se livre à une critique virulente de la société wilhelmienne et de ses dérives autoritaires. Son frère Thomas, qui était déjà célèbre, notamment pour la saga familiale *Les Buddenbrook* (Berlin, S. Fischer Verlag, 1901), ou des récits comme *Mort à Venise (Tod in Venedig)*, Berlin, S. Fischer Verlag, 1912), et qui obtiendra le prix Nobel de littérature en 1929, était pétri d'opinions conservatrices et bourgeoises : Blei évoque ses élytres noirs et blancs, aux couleurs du drapeau prussien.

⁵⁶ Jeu sur *vertilgen* qui signifie 1) éradiquer, exterminer ; 2) consommer, avaler de la nourriture.

⁵⁷ Mann H., *Professor Unrat*, Munich, Verlag von Albert Langen, 1905. Littéralement « Professeur Ordure », le professeur, héros du roman, s'appelle en réalité *Rath* ; ce sont ses élèves qui lui donnent le surnom de *Unrat*. Le livre sera adapté au cinéma par Josef von Sternberg dans un scénario qui diffère du roman, sous le titre de *L'Ange bleu* en 1930. Il a été publié en français en 1932 sous le titre *Professeur Unrat ou la fin d'un tyran* (trad. de l'allemand par C. Wolff, Paris Grasset), puis en 2008 sous le titre *Professeur Unrat (L'Ange bleu)*, trad de l'allemand par C. Wolff, traduction revue et corrigée par O. Mannoni, Paris, Grasset, 2008).

⁵⁸ Mann H., *Der Untertan*, Berlin, Kurt Wolff Verlag, 1918. Littéralement *Le Soumis* ; le roman fut traduit en français sous les titres *Le Sujet !* (trad. de l'allemand par P. Baudry, Paris, Grasset, 1999), puis *Le Sujet de l'Empereur* (trad. de l'allemand par P. Baudry, Paris, Grasset, 2014).

HOFMANNSTHAL, Hugo von, (1874 Vienne–1929 Rodaun)

Hofmannsthal est l'auteur d'une œuvre majeure, comportant des recueils de poèmes, de très nombreuses pièces de théâtre (*La Mort de Titien* [*Der Tod des Tizian*, 1892] ; *Le Fou et la mort* [*Der Tor und der Tod*, 1893] ; *Le petit théâtre du monde* [*Das kleine Welttheater*, 1897] ; *Le voyage de retour de Christine* [*Cristinas Heimreise*, 1910] ; *Quelqu'un* [*Jedermann*, 1903-1911] ; *L'Homme difficile*, [*Der Schwierige*, 1921] ; *L'Incorruptible* [*Der Unbestechliche*, 1922-23], etc.) ; des livrets d'opéras, souvent pour Richard Strauss (*Elektra* [1903] ; *Le Chevalier à la rose* [*Der Rosenkavalier*, 1911] ; *Ariane à Naxos* [*Ariadne auf Naxos*, 1911/1913], etc.) ; des récits (*Le Conte de la six cent soixante-douzième nuit* [*Das Märchen der 672. Nacht*, 1895], *Une Lettre* ; *Lettre de Lord Chandos*, [*Der Brief des Lord Chandos*, 1902], *La Femme sans ombre* [*Die Frau ohne Schatten*, 1919], etc.), ainsi que des essais. En ajoutant une dernière phrase à l'article sur Hofmannsthal qu'il connaissait personnellement, Blei confirme, dans la deuxième édition du *Bestiarium* (1922) la haute estime dans laquelle il tenait cet écrivain : « Il est » dit-il « un de nos animaux les plus beaux ». Le portrait de Hofmannsthal dans *Erzählung eines Lebens*, commence par ces mots : « Le plus grand poète allemand de l'époque récente » (*der grösste deutsche Dichter der neueren Zeit*, *EL, op. cit.*, p. 345). Dès l'âge de seize ans, Hofmannsthal publie des poèmes remarquablement aboutis, ce qui justifie le terme d'« enfant prodige ». Le jeune poète dédie un essai laudatif à Gabriele D'Annunzio (1863-1938), représentant du futurisme, et à Algernon Charles Swinburne (1837-1909), qui grandit dans le château familial de Northumberland. La deuxième édition du *Bestiarium* intègre des articles sur ces deux auteurs, en qualifiant D'Annunzio de Pégase et Swinburne d'oiseau.

(Dominik Müller)

BAHR, Herrmann (1863 Linz–1934 Munich)

Blei qui voit Bahr en bouc diabolique se moque surtout de sa versatilité : suivant avidement les scandales et les cancans viennois, œuvrant à la fois dans le monde du théâtre (comme auteur, acteur et metteur en scène), dans celui des gazettes et des journaux, où il publie critiques et essais, et enfin dans celui des revues, où il mène des combats divers dans l'espoir de devenir, dans l'une d'elles, rédacteur en chef (trajectoire analogue à celle de Blei lui-même), Bahr fut le cofondateur du mouvement *Jeune-Vienne* (*Jung-Wien*) aux côtés de Hugo von Hofmannsthal et d'Arthur Schnitzler, rencontrés le même jour dans un café littéraire, puis il se rapprocha de la Sécession (Klimt, Schiele...), pour enfin fuir Vienne et ses intrigues, et se réfugier à Salzbourg où il s'établit en 1913. Il s'y convertit au catholicisme, conversion qu'on ne prit pas au sérieux, vu ses nombreuses volte-face, mais qui se révéla durable, Bahr estimant que ses changements d'opinion fréquents n'étaient que des étapes sur un chemin, dont la foi inébranlable en Dieu était l'aboutissement. Sa conversion le rapprocha politiquement des cercles conservateurs et monarchistes, et même s'il ne fut plus l'antisémite qu'il avait été dans sa jeunesse, il soutint le fascisme et les nazis, soutien que certains attribuèrent à la démence dont il commença à souffrir dans les dernières années de sa vie. Dans son texte *Quelques essais* (*Essaybücher* [1913]), Musil analyse *Inventur* (1912) de Bahr et *La Houppette à poudre* (*Die Puderquaste* [1908]) de Blei. Bahr s'en tire plutôt bien, puisque Musil dit de lui que « ce général rompu à toutes les disputes » (*Essais*, p. 419) a écrit un ouvrage qui représente une « synthèse très personnelle », « avec des mouvements souvent surprenants et tout à fait originaux », tout en critiquant « une légère surestimation de l'alogique et une légère sous-estimation du rationnel » (*ibid.*, p. 420).

BLEI, Franz (1871 Vienne–1942 Westbury, NY)

Ce texte est-il un autoportrait ou faut-il supposer qu'un autre l'a écrit, peut-être Musil⁵⁹ ? Blei, en poisson transparent, est capable de rendre le contenu des textes (sa nourriture) qu'il absorbe, sans les modifier. C'est aussi un *buongustaio* qui ne mange que des mets relevés. Il est un habitué des boudoirs féminins, ce dont témoigne, notamment, le sous-titre de l'essai *La Houppette à poudre, bréviaire pour dames* (*Die Puderquaste. Ein Damenbrevier*, Munich, Verlag Hans von Weber, 1908) que Musil mentionne dans les deux portraits qu'il fait de son ami. Dans le premier essai, il dit que c'est son livre le plus célèbre et dans le deuxième, il le mentionne pour illustrer, entre autres, qu'il est un « écrivain d'aphorismes » (*Essais*, p. 232). La souplesse du poisson Blei renvoie à l'adaptabilité conceptuelle dont il fait preuve, à son caractère insaisissable, formé aussi par les lectures qu'il assimile et digère, et à cette liberté individuelle que Blei a toujours revendiquée.

SCHNITZLER Arthur (1862 Leopoldstadt (Vienne)–1931 Vienne)

À la fois médecin, issu d'une famille de médecins, et écrivain prolifique, Schnitzler a connu la gloire avec ses récits, romans et pièces de théâtre, dont *La Ronde* (*Reigen*, Vienne, Wiener Verlag, 1903) est la plus célèbre. Cette pièce valut à l'auteur un scandale et un procès, et donna lieu en 1950 à une adaptation remarquable au cinéma par Max Ophüls. Il est également l'auteur d'un journal intime fourni. Dans sa notice, Blei le décrit en cheval fougueux qui court dans la *Freudenau* : si le nom désigne un toponyme et un hippodrome, il permet un jeu de mots à plusieurs détente. Il peut signifier littéralement « la prairie des plaisirs », cette zone portuaire au bord du Danube étant aussi un lieu de rencontres et de plaisirs. Mais il peut aussi signifier « la prairie Freud », une allusion au fait que l'écrivain s'est intéressé à la psychiatrie et à la psychanalyse, et a lu Freud. Les pulsions, la sexualité en général, jouent un rôle important dans son œuvre. Freud lui-même a rendu hommage à Schnitzler en qui il voyait comme une sorte de double. Schnitzler n'appréciait guère Blei ; il note dans son *Journal* que ce membre du club des littérateurs n'était qu'un mélange « d'opportuniste, de snob, de menteur et d'impudent » (cité *BL*, p. 94).

KAFKA, Franz (1883 Prague–1924 Kierling, Basse Autriche)

En 1920, Kafka, une des découvertes de Blei, n'avait publié que des récits et des textes brefs : *Observation* (*Betrachtung*), son premier ouvrage, parut initialement dans la revue *Hyperion*, dirigée par Blei et Carl Sternheim, en mars 1908⁶⁰. En 1909, Kafka publia un compte-rendu de *la Houppette à poudre* de Blei (qui est davantage un texte de Kafka qu'une évocation du livre de Blei), en guise de remerciement, et le 17 mai 1910 il rencontra Blei, accompagné de sa femme et de « son enfant » (Sibylle)⁶¹. Dans une page datée du 26 novembre 1911, il rapporte les cancans d'un tiers (resté anonyme) sur Blei : « il est méprisé par la société littéraire de Munich à cause de ses cochonneries littéraires, il a divorcé de sa femme qui possédait une clinique fréquentée et qui l'entretenait, sa fille, seize ans, blonde aux yeux bleus, est la jeune fille la plus sauvage de Munich » (*ibid.*, p. 111-112). Blei décrit Kafka comme un animal nocturne (il écrit la nuit), qui se manifeste rarement (il publie peu) ; il note aussi qu'il est végétarien. Le fait que cette « souris » ait des yeux « humains » évoque sans doute le regard intense de l'écrivain, dont témoignent les portraits photographiques. Lorsque Musil, en 1914, devint rédacteur de la *Neue Rundschau*, éditée par S. Fischer, il prit contact avec Kafka pour lui offrir la

⁵⁹ Voir la note 8.

⁶⁰ Kafka F., « Observation », in *Nouvelles et récits*, op. cit., 2018, p. 5-37.

⁶¹ « 17./18. Mai. [1910] Mit Blei, seiner Frau und seinem Kind beisammengewesen... », Kafka F., *Tagebücher*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1982, p. 12.

possibilité de publier dans la revue. Kafka proposa *La Métamorphose*, mais le comité de rédaction de la *Neue Rundschau*, contre l'avis de Musil, exigea des coupures dans le texte, ce que Kafka refusa. Le texte parut dans son intégralité en 1915 dans les *Weißer Blätter*. Dans sa « Chronique littéraire » d'août 1914, Musil s'exprime de manière favorable sur *Betrachtung*, le premier livre édité de Kafka, en soulignant la « maîtrise artistique » de l'auteur et en décelant dans son style « quelque chose de la mélancolie consciencieuse avec laquelle un patineur exécute ses longues voltes et ses figures » (*Essais*, p. 438).

WALSER, Robert (1878 Bienne–1956 Herisau)

Blei a découvert Walser en 1898, lors de ses études en Suisse. Il avait remarqué ses poèmes publiés à Berne dans le journal *Der Bund*. Malgré ses réticences, Walser finit par céder aux injonctions de Blei et le rejoignit pour quelques temps à Munich (six mois en 1901), où son insertion dans la vie littéraire munichoise n'alla pas de soi. Il vécut ensuite à Berlin de 1905 à 1913, où il écrivit des « dramolets », des récits et publia, entre autres, trois romans, et en écrivit d'autres qui n'ont hélas jamais été publiés, les manuscrits s'étant, semble-t-il, égarés chez les éditeurs. En 1913, pour des raisons non élucidées, il regagna la Suisse, habitant essentiellement à Bienne, puis à Berne, où, en 1930, il fut interné volontaire à l'asile psychiatrique de la Waldau. En 1933, il fut transféré à l'asile de Herisau dans le Canton d'Appenzell, où il vécut jusqu'à sa mort, recevant les visites de Carl Seelig qui tira un livre de ses rencontres avec Walser⁶². Blei semble frappé, avant tout, par la vivacité juvénile de Walser qui se manifeste dans sa poésie et sa prose, et aussi dans son attitude enjouée, et parfois burlesque, qui a été diversement appréciée par le milieu littéraire. À Munich, la bizarrerie et le style narratif pseudo-naïf et fleuri du protégé de Blei détonaient dans un milieu d'où il s'est d'ailleurs vite échappé⁶³. Walser fut apprécié par Kafka, dont il était l'un des auteurs de chevet, et cité positivement par Musil. Dans sa « Chronique littéraire » (*Essais*, p. 436–437), consacrée à la nouvelle comme problème théorique, Musil analyse les recueils récents de Walser, Kafka, Brod et Holitscher, tissant en particulier des liens thématiques et spirituels entre les deux premiers.

SCHELER, Max (1874 Munich–1928 Francfort-sur-le-Main)

Max Scheler étudia la médecine, la philosophie et la psychologie à Munich et à Berlin. Sous l'influence de Wilhelm Dilthey, Carl Stumpf et Georg Simmel, dont il suivit les cours à Berlin, il se tourna vers la philosophie. Il fut influencé par Kant, Bergson et Nietzsche, puis par la lecture des *Recherches Logiques* de Husserl qui l'orientèrent vers la phénoménologie. Bien que sa mère fût une juive orthodoxe, il se rapprocha de l'église catholique, se convertit en 1916 et collabora avec Blei à l'édition de la revue *Summa* (d'inspiration catholique, comme son nom l'indique), où fut notamment publié en 1918 l'essai de Musil « La connaissance chez l'écrivain : esquisse » (*Essais*, p. 80–85). Il collabora également à la revue catholique *Hochland* de 1916 à 1922, prônant un christianisme social, ou solidarisme, susceptible de jeter un pont entre capitalisme et communisme. Professeur de philosophie et de sociologie à l'Université de Cologne à partir de 1919, il élaborait une anthropologie philosophique qui resta inachevée, et dont le livre *La Situation de l'homme dans le monde*, publié en 1928 peu avant sa mort, donne les

⁶² Seelig C., *Wanderungen mit Robert Walser*, Leipzig, Reclam, 1989 [1957] (*Promenades avec Robert Walser*, trad. de l'allemand par B. Kreiss, Paris, Rivages, 1992). Une nouvelle édition a paru chez Suhrkamp en 2021 (éd. L. Gloor, R. Sorg et P. Utz) ainsi qu'une nouvelle traduction française signée par Marion Graf, qui a également traduit de nombreux textes de Walser (Chêne-Bourg, éditions Zoé, 2021).

⁶³ Voir à ce sujet, Ifkovits K., « Der Kreis um Die Insel », in *Robert Walser Handbuch*, éd. L. M. Gisi, Stuttgart, Metzler Verlag, 2015, p. 21-23.

linéaments⁶⁴. Dans le sillage de la conception platonicienne du Bien, Scheler est également l'auteur d'une théorie objectiviste des valeurs, que Musil estime et dont il s'inspire pour ses propres réflexions sur l'éthique. Dans le chapitre 63 de son autobiographie, où Blei paraphrase Wittgenstein (*EL*, p. 428) et compare sa pensée avec celle de Scheler, il redit de façon plus abstraite ce qu'il mentionne dans la notice du *Bestiarium*, en tentant de lier la vie et la pensée de Scheler : « Scheler s'était avancé dans une voie incommode et pesante, jusqu'à devenir un éternel protestant contre toute réalité nue, en déréalisant ce monde-ci grâce à l'idéation (*Ideierung*). Sa vie pulsionnelle était extraordinairement puissante, mais elle s'exprimait par des bizarreries, dont son intelligence se rendait compte qu'elles étaient des bizarreries » (*ibid.*). Il compare également les recherches de Scheler et de Musil : « L'esprit est une forme pure, sans pouvoir, sans activité, sans force : c'est un "groupe d'intentions". Musil l'a prouvé de manière bien plus intense dans son roman *L'Homme sans Qualités* que Scheler dans ses analyses. Dans la mesure où Musil l'a montré (*aufzeigte*) » (*EL*, p. 429).

Plus loin, il rappelle le déchirement que Scheler éprouvait entre les « vertus » et les « péchés ». L'allusion de la notice à « ses longues périodes de rut » fait sans doute référence à la vie sentimentale agitée du philosophe. Jacques Bouveresse, à l'appui de Kevin Mulligan, estime que Musil pourrait avoir pris connaissance de quelques idées de Wittgenstein via sa lecture du chapitre 63 de l'autobiographie de Blei⁶⁵. C'est Blei qui présente Scheler à Musil en mai 1913 à Berlin⁶⁶ et Musil rappelle que Blei « a été d'un grand secours [à Scheler] dans une période critique de sa vie » (*Essais*, p. 232). En 1937, Musil lut de manière approfondie le livre le plus connu de Scheler, datant de 1913 et repris en 1923 sous le titre de *Nature et formes de la sympathie*, lorsqu'il travailla aux chapitres de *L'Homme sans Qualités* sur le sentiment⁶⁷. Il dit de lui : « Fougueux destrier de chaire, les sentiments les plus étranges jaillissent de ses nasaux. Néanmoins, grande richesse de la matière qu'il creuse (avec une intensité variable)⁶⁸ ». Si, pour Musil, Scheler était un étalon (il utilise d'ailleurs la même expression à propos d'Otto Neurath [1882–1945], membre du *Cercle de Vienne* [*Tg*, p. 429]), Blei voit en lui un saurien sécrétant constamment une pensée nouvelle, qu'il associe à une ponte continue.

BENN, Gottfried (1886 Mansfeld–1956 Berlin).

Médecin de formation (profession qu'il a exercée, notamment, dans des quartiers populaires), Benn est l'un des plus grands poètes expressionnistes berlinois. Il fut condamné en 1938 au « *Schreibverbot* » (interdiction d'écrire) par les nazis, bien qu'il ait, au départ (1933), acclamé le nouveau régime et polémique contre les écrivains allemands qui avaient pris le chemin de l'exil. Les allusions de Blei se rapportent aux poèmes du recueil « *Morgue* » (1912), dans lequel Benn évoque crûment son expérience de médecin légiste. Lorsque Benn est désigné de « petit poisson-lancette », Blei associe le poisson avec le bistouri qui permet au légiste de découper les cadavres, comme celui du livreur de bière

⁶⁴ Scheler M., *Die Stellung des Menschen im Kosmos*, Berlin, Otto Reichl Verlag, 1928 ; *La Situation de l'homme dans le monde*, trad. de l'allemand et préfacé par M. Dupuy, Paris, Aubier, 1951.

⁶⁵ Voir Mulligan K., « Musils Analyse des Gefühls », in *Musiliana I*, M-L. Roth et B. Böschenstein (éd.), Berne, Peter Lang, 1995, p. 94, note 2, cité par Bouveresse in *VA*, p. 85, note 1 et *PE*, p. 28, note 36.

⁶⁶ Voir Musil R., *Tagebücher*, vol. 1, éd. par A. Frisé, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1983, p. 267 (dorénavant *Tg*) et Bouveresse J., *VA*, *op. cit.* p. 89, note 1.

⁶⁷ Scheler M., *Wesen und Formen der Sympathie*, Bonn, Verlag von F. Cohen, 1923 ; *Nature et formes de la sympathie*, trad. de l'allemand par M. Lefebvre, Paris, Payot, 1928. Musil R., *Tg*, vol. 1, p. 918 et *Journaux*, vol. II, trad. de l'allemand par P. Jaccottet, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 448 (dorénavant *J*).

⁶⁸ « Feuriger Kathederhengst, die sonderbarsten Gefühle sprühen ihm aus den Nüstern. Aber doch ein grosser Reichtum des (mit verschiedener Intensität) Durchdachten », (*Tg*, vol. 1, p. 904 ; *J*, vol. II, p. 431).

dont parle le poème qui ouvre le recueil, *Petit Aster*⁶⁹. Blei se moque souvent de la prédilection qu'ont certains écrivains de parler crûment des organes génitaux (par exemple dans sa notice sur Wedekind, créée pour l'édition de 1922), mais on l'a considéré parfois lui-même comme une sorte d'écrivain pornographique. Un des premiers articles de Jacques Bouveresse est consacré à Benn⁷⁰. Dans le chapitre 9 de son introduction à la *Troisième Nuit de Walpurgis*⁷¹, Bouveresse analyse en détail les relations Benn/Kraus. Benn conteste aux écrivains qui ont fui l'Allemagne après la prise de pouvoir d'Hitler, « le droit de se prononcer sur ce qui s'y passe » (p. 133) car, comme l'affirme de son côté Carl Schmitt, « l'habilitation à parler [...] et à juger [...] n'est donnée que par le fait d'avoir partie liée et de participer » (cité p. 133). Kraus estime, au contraire, que « pour conserver une chance de réussir à comprendre ce qui est en train de se passer, il faut avoir choisi l'extériorité la plus complète possible par rapport au monde politique et aux médias » (p. 143).

Voici le texte complet de « *Kleine Aster* » :

*Ein ersoffener Bierfahrer wurde auf den Tisch gestemmt.
Irgendeiner hatte ihm eine dunkelhellila Aster
zwischen die Zähne geklemmt.
Als ich von der Brust aus
unter der Haut
mit einem langen Messer
Zunge und Gaumen herausschnitt,
muß ich sie angestoßen haben, denn sie glitt
in das nebenliegende Gehirn.
Ich packte sie ihm in die Brusthöhle
zwischen die Holzwolle,
als man zunähte.
Trinke dich satt in deiner Vase!
Ruhe sanft,
kleine Aster!*

PETIT ASTER

Un livreur de bière noyé fut hissé sur la table.
Quelqu'un lui avait coincé entre les dents
un aster mauve clair-foncé.
Lorsque, partant de la poitrine
sous la peau
avec un long couteau
j'enlevai langue et palais,
je dois l'avoir heurté, car il glissa
dans la cervelle à côté.
Je le lui fourrai dans la cavité de la poitrine
parmi la frisure de bois

⁶⁹ Benn G., « *Kleine Aster* », in *Morgue*, Berlin-Wilmersdorf, A. R. Meyer Verlag, 1912.

⁷⁰ Bouveresse J., « Gottfried Benn, ou le peu de réalité et le trop de raison », *Critique* n° 267-68 (août-sept. 1969), repris dans *Essais II*, Marseille, Agone 2001, p. 45-82.

⁷¹ Bouveresse J., « Le déshonneur des poètes », in « "Et Satan conduit le bal..." : Kraus, Hitler et le nazisme », préface à Kraus K., *Troisième nuit de Walpurgis*, trad. de l'allemand par P. Deshusses, Marseille, Agone, 2005, p. 133-143.

lorsqu'on le referma.
Bois tout ton saoul dans ton vase !
Repose doucement
petit aster !⁷²

MUSIL, Robert (1880 Klagenfurt–1942 Genève)

Le texte de Blei fait sans doute allusion au fait que Musil, après la publication des *Désarrois de l'élève Törless* en 1906, a mis cinq ans pour terminer les deux récits de *Noces*, parus en 1911, durant lesquels il a « hiberné ». La « force musculaire » du daim-Musil se rapporte à la forme physique de l'écrivain qui s'entraînait quotidiennement, en pratiquant différents sports ; il se définissait lui-même comme « un homme pourvu de muscles⁷³ », trait qu'il attribue également à Ulrich, l'homme sans qualités. Il pratiqua cet entraînement physique avec assiduité, jusqu'à son dernier jour, semble-t-il. Sa « sensibilité nerveuse » est un trait de la personnalité de Musil. Dans une note des *Journaux*, il écrit : « Dire que j'ai l'esprit confus serait difficile, mais que je l'ai clair, non moins. [...] Mon père avait l'esprit très clair, ma mère l'avait tout à fait brouillon⁷⁴ ». Avec Kerr, Blei est celui qui a le plus encouragé Musil à ses débuts. Il a publié *La Maison enchantée* (*Das verzauberte Haus*) en 1908 dans la revue *Hyperion* et, dans *Der lose Vogel*, huit essais de jeunesse de Musil⁷⁵. Blei cite littéralement Musil, dans le sixième excursus de *Das grosse Bestiarium der Literatur* (version de 1924, Insel, 1982, *op. cit.*, p. 149 sq.) et s'interroge dans ce texte sur le rapport entre l'écrivain (*Dichter*) et le littérateur (*Literat*), comme Musil l'avait fait dans son essai de 1918, « La Connaissance chez l'écrivain : esquisse⁷⁶ » qui était aussi, en creux, un portrait de Blei. Si le texte de Blei est truffé de citations musiliennes non-référencées, Musil s'est inspiré des traits de personnalité et des textes de Blei pour construire le personnage d'Ulrich, notamment à propos de son essayisme et de ses ramifications. Il a repris sans doute des idées de Blei, comme celles sur « la » femme qu'on trouve notamment dans *La Houppette à poudre*. Mais les fréquents allers-retours d'idées entre les deux, rend parfois difficile, comme on l'a dit, l'attribution précise à l'un ou à l'autre écrivain d'une pensée ou d'une formulation communes aux deux.

HESSE, Hermann (1877 Calw, Allemagne–1962 Montagnola, Tessin)

En 1920, Hesse né de parents missionnaires évangéliques, actifs en Inde, n'avait pas encore publié les œuvres qui le rendirent mondialement connu : *Siddhartha* (1922), *Le Loup des steppes* (*Der Steppenwolf*, 1927) et *Le Jeu des perles de verre* (*Das Glasperlenspiel*, 1943), qui lui valurent le prix Nobel en 1946. Blei connaissait sans doute ses textes de

⁷² Benn G., *Choix de poèmes*, trad. de l'allemand par J-C. Lombard, Paris, Seghers, Coll. Poètes d'aujourd'hui, n° 134, 1965, p. 101.

⁷³ Musil R., *Gesammelte Werke*, vol. II, *Prosa und Stücke*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1983, p. 974. Dans ce texte « "Il" et "Elle" » (« "Er" und "Sie" »), daté du 30 novembre 1935, Musil rappelle aussi que sa femme Martha, peintre, ne supportait pas les figures musculeuses : « Elle ne supportait déjà pas les hommes musclés lorsqu'elle peignait des personnages ; j'en suis pourtant un, même sans l'entière conviction qui s'y rattache » (« Sie mochte schon beim Figurenmalen Männer mit Muskeln nicht ausstehen ; ich aber bin einer, auch ohne die ganze dazugehörige Überzeugung » p. 974).

⁷⁴ « Ich bin kaum ein unklarer Kopf zu nennen, aber auch kein klarer. [...] Mein Vater war sehr klar, meine Mutter war eigentümlich verwirrt » (*Tg.* p. 914 ; *J.*, vol. II, p. 444).

⁷⁵ cf. *Tg.* vol. II, Anmerkungen, Anhang, Register, p. 141, note 91.

⁷⁶ « Aujourd'hui, où l'intellect professoral a atteint sa cote la plus haute depuis les origines du monde, l'écrivain est tombé, dans le langage courant, au rang de littérateur, par quoi l'on entend quelqu'un que quelque infirmité secrète empêche de faire un journaliste utilisable » (*Essais*, p. 80). Sur la distinction *Dichter/Schriftsteller*, cf. « *Dichter* ou *Schriftsteller* (Voir Blei *Vorschlag zur Güte*) », in *Essais*, p. 602-603 (Musil R., *Gesammelte Werke*, tome II, *op. cit.*, p. 911-912).

jeunesse (poèmes et prose) publiés à Leipzig chez l'éditeur Eugen Diederichs qui voyait dans le jeune Hesse un talent prometteur. Le roman *Peter Camenzind* (1904) eut du succès et lui permit de vivre de sa plume. En 1906, Fischer publia *L'Ornière (Unterm Rad)* et durant la Première Guerre mondiale, Hesse écrivit le roman *Demian* (1919). Ses positions pacifistes et antinationalistes, exprimées avec force dans un texte de 1914 paru dans la *Neue Zürcher Zeitung*, lui valurent des inimitiés et des menaces. Cette publication fut un tournant dans sa vie, accentué par des problèmes familiaux (maladie de son fils, schizophrénie de sa femme). Blei dresse de lui un portrait plutôt flatteur, tout en insistant sur l'embourgeoisement de son style qui n'est plus, à ses yeux, qu'une imitation convenue et domestiquée de sa nature sauvage originelle.

GEORGE, Stefan (1868 Büdesheim–1933 Minusio, Tessin)

Figure-pivot de la poésie symboliste allemande, George créa en 1892 autour de lui un cercle, le *George Kreis*, dont l'influence fut considérable et auquel se rattachent, parmi d'autres, les poètes que Blei mentionne dans sa notice, actifs notamment dans la revue du Cercle, *Blätter für die Kunst*. George dirigeait le Cercle d'une main de fer, en exerçant une véritable emprise, fondée à la fois sur son charisme personnel et ses penchants homosexuels. En 1891, George tenta de conquérir le jeune Hugo von Hofmannsthal, en qui il voyait le poète prophétique qu'il attendait ; Hofmannsthal refusa les avances de son aîné qui, vexé, alla jusqu'à le provoquer en duel. Seule l'intervention du père de Hofmannsthal auprès de George fut à même d'apaiser le différend entre les deux poètes. Le jeune Hofmannsthal, apeuré, s'éloigna progressivement de George, jusqu'à la rupture définitive à partir de 1906. Le Cercle défendait une vision esthétique inspirée de la conception mallarméenne de l'art pour l'art. George – qui avait rencontré Mallarmé à Paris – fut impressionné et durablement influencé par sa vision élitiste de l'art. Auteur d'une œuvre poétique personnelle importante, écrite dans une langue raffinée et parfois obscure, George fut également un traducteur remarquable. Il traduisit entre autres Dante, Shakespeare, Baudelaire ou encore Verhaeren. Il apprit en autodidacte l'italien, l'hébreu, le grec, le latin, le danois, le néerlandais, le polonais, l'anglais, le français et le norvégien pour pouvoir lire, disait-il, les auteurs qu'il aimait dans le texte. Il inventa également plusieurs langues secrètes, qu'il utilisa pour la rédaction de notes personnelles, et dont les grilles de codage ont été détruites après sa mort, rendant ces textes probablement définitivement indéchiffrables. Les poèmes de George étaient imprimés dans une typographie particulière, imitant, dit-on, son écriture manuscrite. Ses œuvres et celles des membres du Cercle furent diffusées par l'éditeur berlinois Georg Bondi. Le Cercle éclata en 1904 à la suite de disputes internes, mais la publication des *Blätter für die Kunst*, dont la lecture resta réservée aux initiés, se poursuivit jusqu'en 1919. La raison de ces disputes semble liée au culte quasi religieux que George voua au jeune Maximilian Kronberger (rencontré en 1902 et mort subitement en 1904), sous le nom de Maximin⁷⁷. En faisant de l'échassier George le maître de la basse-cour, Blei fustige surtout ses suiveurs qui l'adulent et tentent de l'imiter, mais que le maître considère avec dédain. Parmi eux, on trouve Karl Wolfskehl (1869–1948), traducteur du moyen-haut-allemand et collaborateur avec George à l'édition de textes allemands célèbres (série *Deutsche Dichtung*). Le titre de son recueil poétique principal *La Voix parle (Die Stimme spricht [1936])* semble indiquer qu'une voix poétique et même prophétique parle à travers lui. *Wolfskehl* signifie littéralement « gorge de loup » et peut faire songer indirectement à *Wolfsrachen*, « bec-de-lièvre ». Blei associe les deux termes, comme le suggère sa bibliographie imaginaire.

⁷⁷ Voir *Maximin. Ein Gedenkbuch*, éd. par S. George et illustré par M. Lechter, Berlin, *Blätter für die Kunst*, 1907.

On y trouve en effet le « livre » de « Wolters, Fr., *La Wolfskehl est-elle opérable ?* (Munich, *Revue médicale hebdomadaire*, fév. 1912) ». Wolfskehl fut rejeté par d'autres membres du Cercle, notamment par Ludwig Klages (1872–1956), auteur, entre autres, de *l'Éros cosmogonique*, (cf. *PE*, chap. IV, p. 70, note 83), du fait de ses origines juives. George ne manifesta jamais de sentiments antisémites, et rejeta fermement les avances de Goebbels qui souhaitait faire de lui une sorte de poète national. Pour fuir les festivités pompeuses prévues par les nazis pour son 65^e anniversaire, le poète se réfugia en Suisse, où il mourut. Wolters, biographe de George, est l'auteur d'un livre hagiographique sur George⁷⁸ dans lequel il tente de rapprocher le poète des nationaux-socialistes. Léopold Andrian (1875–1951), écrivain autrichien, membre du *Jung-Wien*, était un ami de Hofmannsthal. Il écrivit des articles sur l'esthétique pour les *Blätter für die Kunst*. Par la suite, il évolua vers un catholicisme conservateur. Paul Gérardy (1870–1933), écrivain et poète belge, effectua en 1894 un voyage en Allemagne en compagnie de Stefan George. Gundelfinger est le vrai nom de Friedrich Gundolf (1880-1931). Devenu professeur de littérature à Heidelberg, il fut le principal relais des idées de George dans le monde universitaire. Il fut exclu par George du *Cercle* par jalousie, suite à son mariage en 1926 avec Elisabeth Salomon et mourut peu après d'un cancer contracté en 1927.

Dans une note tardive des *Journaux*, Musil note sobrement :

« Bien avant les dictateurs, notre époque a produit le culte des dictateurs de l'esprit. Voir George. Mais aussi Kraus et Freud, Adler et Jung. N'oublions pas Klages et Heidegger. Ce qu'il y a là de commun, c'est sans doute un besoin d'être dominé par un souverain, un chef, une sorte de sauveur. Y a-t-il aussi des traits communs aux chefs ? Par exemple des valeurs fixes, à propos desquelles on peut néanmoins penser des choses différentes. » (*Tg.* p. 836, *J.* II, p. 421)

Il écrivit cependant aussi que George est « l'un des rares exemples moraux, mais en fin de compte un archaïsme ? Héroïsme de l'esprit. Une erreur dans le second composant. Le seul non-disciple de Nietzsche. Qui n'a pas compris la loi esthétique de la prose ? Ni le chemin de la grande prose. C'est son romantisme » (*Tg.* p. 852, *J.* II, p. 372), ou encore « Mais n'oublie pas qu'il [=George] a été presque le seul à défendre vraiment l'autonomie de l'art » (*Werke* (II), *op. cit.*, p. 845 ; *Essais*, p. 554-555). Musil fait sans doute allusion ici au refus de George de céder devant les nazis, au nom d'une exigence artistique supérieure, ce qui est le signe de sa force morale. Mais il reste ancré, à ses yeux, dans le romantisme, parce qu'il n'a pas clarifié la relation centrale qui existe, pour Musil, entre sentiment et esprit, distinction également fondamentale pour Blei.

BROD, Max (1884 Prague–1968 Tel Aviv)

Max Brod était un écrivain, critique de théâtre et critique musical pragois, connu pour être le meilleur ami et le premier éditeur de Kafka. Il pourrait être également le découvreur de Franz Werfel. Issu d'une famille juive aisée, de langue allemande, il bénéficia d'une éducation soignée, notamment musicale, dès son jeune âge. En 1902, il rencontra Kafka, venu assister à une conférence que Brod avait tenue sur Schopenhauer. Dès ce jour et jusqu'à la mort de Kafka, les deux hommes restèrent très liés. Kafka rencontra Felice Bauer chez la famille Brod. En 1907, Brod devint docteur en droit et poursuivit en parallèle une carrière littéraire. Il connut un succès assez large dans les

⁷⁸ Wolters F., *Stefan George und die Blätter für die Kunst : deutsche Geistesgeschichte seit 1890*, Berlin, G. Bondi, 1930.

années 1920, notamment avec son roman *Le Chemin de Tycho Brahe vers Dieu* (*Tycho Brahes Weg zu Gott*, Munich, Kurt Wolff, 1915), tiré à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. Proche du mouvement sioniste, il émigra en Palestine en 1938 pour fuir les persécutions nazies. D'un côté, Blei semble mépriser la qualité littéraire des œuvres de Brod (qui n'a pas le rayonnement que Brod cherche à faire accroire), et de l'autre, il accumule les signes d'appartenance de Brod au judaïsme, au moyen de stéréotypes qui donnent à la notice un relent marqué d'antisémitisme : c'est un bedeau (*shammès*) de synagogue ; il manque de répondant (il est lâche) ; c'est un Buber (voir note 47) miniature ; malgré ce que suggère son nom, son écriture n'est pas nourrissante comme le vrai pain, mais elle reste sèche et amère comme la manne.

ZWEIG, Stefan (1881 Vienne–1942 Petropolis, Brésil)

Né dans une famille d'origine juive laïque, Stefan Zweig fit des études littéraires à l'Université de Vienne et obtint en 1904 le titre de docteur en philosophie pour une thèse sur Hippolyte Taine. Ami de Freud, de Schnitzler et membre du Jung-Wien, il faisait partie de l'intelligentsia viennoise. Il fut également traducteur, notamment de Verlaine et de Verhaeren, qu'il rencontra à Bruxelles et qu'il estimait. En 1910, il rencontra Romain Rolland (1866–1944), qui devint un ami proche avec lequel il partageait des idées pacifistes et paneuropéennes. En 1914, comme beaucoup d'écrivains – dont Blei et Musil –, il céda à un bref élan patriotique, mais rejoignit rapidement Romain Rolland dans son combat contre la guerre, et resta pacifiste jusqu'à la fin de sa vie. Dans les années 20, il commençait à être très connu. Manifestement, Blei le considère cependant comme un « has been » dont il critique le cosmopolitisme, alors qu'il est lui aussi, comme Zweig, polyglotte et traducteur et qu'il fréquente les mêmes cercles que lui. Les « cercles genevois » qui semblent être les seuls pour lesquels Stefan Zweig est encore vivant, est probablement une allusion au fait qu'il écrivait durant la guerre pour la revue *Le Carmel*⁷⁹, revue pacifiste éditée à Genève entre 1916 et 1919 par l'écrivain et le psychanalyste Charles Baudouin qui œuvra pour la réconciliation franco-allemande. Romain Rolland et Pierre Jean-Jouve contribuèrent également à cette revue. Zweig assista avec inquiétude à la montée du nazisme en Allemagne et quitta l'Autriche en 1934, après la perquisition de son domicile par la police du régime austro-fasciste. Il s'exila d'abord à Londres (entre 1934 et 1940), puis au Brésil où il mit fin à ses jours avec Lotte, sa compagne, le 22 février 1942.

KERR, Alfred (1867 Breslau, act. Wroclaw–1948 Hamburg)

Écrivain, critique, journaliste d'origine juive, Kerr joua un rôle de premier plan comme critique littéraire, du début du XX^e siècle à 1933. Il publia ses critiques dans différents journaux et revues, dont la *Breslauer Zeitung*, *Der Tag*, la *Neue Rundschau*, *Pan*, revue que l'éditeur Paul Cassirer fonda à nouveau en 1910 et que Kerr dirigea seul de 1912 à 1915, et le *Berliner Tageblatt*. En 1917, ses critiques furent rassemblées en cinq volumes sous le titre *Le Monde en drame* (*Die Welt im Drama*, Berlin, Fischer Verlag) et en 1920 parurent

⁷⁹ Dans la bibliographie fictive du *Bestiarium* on trouve le « livre » intitulé « *Brulat, Paul*, La Kolbannette, une française-allemande Nobelzige et ses herzliche aspirations dans la Frage de l'humanité deutsch-française mixte. Genf. Edit. Carmel 1916 ». L'écrivain Paul Brulat (1866-1940) s'est occupé des orphelins de la Première Guerre mondiale et Annette Kolb (1870-1967) (« La Kolbannette ») était une pacifiste déterminée. Le 11 janvier 1915, elle tint une conférence à Dresde dans laquelle elle défendit ses idées pacifistes, ce qui lui valut une interdiction de correspondance et de sortie du territoire, notifiée par le Ministère bavarois de la Guerre. Elle put néanmoins partir en exil en Suisse, à la suite d'une intervention de Walther Rathenau en sa faveur. Blei décrit la poétesse comme une « noble chèvre » (ou une « chèvre-Nobel ») dans le *Bestiaire* et en dresse un portrait plutôt flatteur.

deux autres volumes sous le titre *Le Monde en lumière* (*Die Welt im Licht*, Berlin, Fischer Verlag). Ses critiques se caractérisaient par un ton très personnel, souvent sarcastique et ironique, intégrant des éléments du langage populaire. Blei fait de Kerr un pic qui répand son « cri de guerre » (ou de Kerr), qui distribue ses coups de bec, comme autant de piques dans ses « cris-tiques », qui restent néanmoins rationnelles, argumentées. Kerr est l'auteur d'une critique élogieuse des *Désarrois de l'élève Törless* (1906) de Musil qui lui consacre en retour un hommage, comme pour Blei, pour ses soixante ans. Musil insiste dans son texte sur le style inimitable et si particulier des critiques de Kerr, conditionnées « en petits paquets de textes numérotés en romains » (*Essais*, p. 216), et relève sa prédilection pour le fragment ou l'aphorisme, pour une critique pratiquée avec art, dont celle sur Gerhart Hauptmann (1862–1946) ou sur Henrik Ibsen (1828–1906) constituent, à ses yeux, des exemples parfaits. Chez Kerr « on trouve ce genre de formules : l'écrivain lutte pour une éthique ; toute symbolique n'est qu'une réduction à l'essentiel ; une tranche de vie n'est rien si l'on ne retrouve pas derrière les problèmes éternels de l'existence [...] » (*ibid.*, p. 221). Dans la même tonalité que le « cri » de Blei, Musil évoque « les ricanements sardoniques » de Kerr, « quand il s'amuse » (*ibid.*), mais aussi la justesse de son jugement : « Kerr aura été l'oreille la plus prodigieusement sensible à toutes les fausses notes [...] » (*ibid.*, p. 222). Dans une note des *Journaux* (*Tg.* p. 912-13 ; *J.* II, p. 442-443), Musil se rappelle comment il en est venu à demander conseil à Kerr, après avoir essuyé plusieurs refus des éditeurs pour son *Törless*, afin qu'il l'aide à choisir une éventuelle carrière littéraire, à un moment où il hésitait encore sur la voie à suivre.

HARDEN Maximilian (1861 Berlin–1927 Montana, Suisse)

De son vrai nom Felix Ernst Witkowski (d'origine juive, converti au protestantisme en 1878), Harden était un écrivain, journaliste et polémiste fameux de l'époque de Guillaume II, puis de la République de Weimar. Il fonda sa propre revue *Die Zukunft* qu'il dirigea de 1892 à 1922. À l'instar de la *Fackel* de Kraus, elle couvrait des milliers de pages, d'où l'allusion de Blei aux nids bourrés de papiers. En 1883, Hermann Bahr l'interviewa dans la cadre de son enquête internationale sur l'antisémitisme, publiée dans la *Deutsche Zeitung*. Harden s'était fait remarquer par ses diatribes contre des conseillers ultraconservateurs de l'Empereur. Elles firent scandale parce qu'elles dénonçaient notamment une atmosphère de cabale homosexuelle chez les plus proches conseillers de l'empereur (affaire Eulenberg), ce qui valut à Harden des procès retentissants en 1907 et en 1909. D'abord partisan de la guerre, il devint pacifiste, puis favorable à la République. En 1922 il fut victime d'un attentat fomenté par un groupe d'extrême-droite, auquel il survécut, bien que grièvement blessé à la tête. Harden soutint le jeune Karl Kraus dans son idée de créer une revue (qui deviendra la *Fackel*), mais polémiqua également plus tard contre lui, jusqu'à la brouille. Kraus le défendit cependant, après l'attentat dont Harden fut victime.

WERFEL, Franz (1890 Prague–1945 Beverly Hills)

Werfel était un auteur très populaire à son époque, bardé de prix littéraires, dont les livres furent souvent des best-sellers. Né dans une famille juive de Bohême de langue allemande, il se lia d'amitié avec Max Brod et Kafka avec qui il se brouilla par la suite : dans ses *Journaux*, Kafka rapporte une soirée où Werfel a récité des poèmes ; il l'appelle « un monstre⁸⁰ ». Il rencontra Rilke, qui appréciait les poèmes du jeune auteur, et devint l'ami de Karl Kraus qui accompagna ses débuts littéraires, en publiant des poèmes de Werfel

⁸⁰ « ein Ungeheur », *Tagebücher*, *op. cit.*, p. 179 ; voir aussi le portrait qu'il en fait, *op. cit.*, p. 233.

dans la *Fackel*, mais avec lequel il se brouilla plus tard. Il se lia également avec Martin Buber et Max Scheler, et se rapprocha de plus en plus de la spiritualité catholique. Sa biographie de Verdi (*Verdi. Ein Roman*, Berlin, Zsolnay Verlag, 1924) eut un grand succès et contribua à la redécouverte du musicien italien dans le monde germanophone. Après la fin de la Première Guerre mondiale, il s'établit à Vienne, où il devint l'amant, puis l'époux (mais en 1929 seulement) d'Alma Mahler, pourtant notoirement antisémite (et qui obtint la réintégration *post mortem* de Werfel dans l'église catholique). Lors d'un voyage au Moyen-Orient, il rencontra dans un orphelinat syrien des survivants du génocide arménien, dont les récits lui inspirèrent le roman *Les Quarante Jours du Musa Dagh* (*Die vierzig Tage des Musa Dagh*, Berlin, Zsolnay Verlag, 1933). À partir de 1937, il vécut à Sanary-sur-Mer ; en 1940 il se réfugia à Lourdes, puis traversa les Pyrénées pour se rendre au Portugal, d'où le couple émigra aux États-Unis. Il résida en Californie et obtint la nationalité américaine en 1941. Werfel fut exclu en 1933 de l'Académie prussienne des arts, suite à l'intervention de Gottfried Benn. Blei mentionne le talent de « chanteur » de Werfel, apparemment une allusion à la grande facilité avec laquelle il composait et déclamait des vers. Musil parle assez souvent de Werfel dans ses *Journaux* et s'irrite de son succès. Dans une note datant des années trente, il s'écrie avec dédain : « Ma difficulté : un homme dans mon genre, qu'a-t-il à faire dans un monde, où un Werfel trouve des commentateurs ?⁸¹ ». Dans *L'Homme sans Qualités*, Musil caricature Werfel sous les traits du poète *Feuermaul* (littéralement « gueule de feu ») où il devient le protégé de *Frau Drangsal* (littéralement « Madame Tourment »), personnage tenant salon et inspiré, en grande part, par Alma Mahler⁸².

RILKE, Rainer-Maria (1875 Prague–1926 Montreux)

Le poète rencontra le succès dès la publication en 1905 de son *Livre d'Heures* (*Stunden-Buch*, Leipzig, Insel Verlag). Ce recueil fut suivi du *Livre des images* (*Buch der Bilder*, Leipzig, Insel Verlag, 1902 et 1906) caractéristique du lyrisme impressionniste, des *Poèmes nouveaux* (*Neue Gedichte*, Leipzig, Insel Verlag, 1907) et, à la fin de sa vie – après une période de crise et de silence de plus de dix ans – des *Élégies de Duino* (*Duineser Elegien*, Leipzig, Insel Verlag, 1923), un des sommets de la poésie allemande et européenne, et des *Sonnets à Orphée* (*Die Sonnette an Orpheus*, Leipzig, Insel Verlag, 1923). Rilke a également traduit du français (notamment des textes de Maurice de Guérin et de Valéry), et a lui-même écrit des poèmes en français. La mère de Rilke qui avait perdu une fille prématurée une semaine après sa naissance, s'attacha maladivement à son fils René (dont le prénom fut plus tard transformé en Rainer), qui devait en quelque sorte remplacer la morte. Elle l'habilla et l'éduqua comme une fille, jusqu'à ses six ans. L'enfance de Rilke, marquée par la maladie, fut malheureuse. En 1884, les parents, qui vivaient déjà séparés, divorcèrent. Il fréquenta un internat militaire durant six ans, d'où il fut renvoyé pour raisons de santé. En 1892, il dut quitter Linz pour Vienne, suite à l'ébruitement d'une relation amoureuse que le jeune Rilke avait nouée avec une bonne plus âgée que lui. La même année il retourna à Prague, où il prépara dans une école privée sa maturité, qu'il passa en 1895. En 1897, il rencontra Lou-Andreas Salomé, mariée, avec laquelle il resta lié jusqu'en 1900. En 1901, il épousa la sculptrice Clara Westhoff, mais la quitta en 1902 pour aller à Paris, où il devint le secrétaire de Rodin entre 1905 et 1906. Il eut une relation littéraire suivie avec Sidonie Nádherná von Borutín, qui devint en 1913 la compagne de

⁸¹ *J*, vol. II, p. 331 « Meine Schwierigkeit : Was habe gerade ich in einer Welt zu bestellen, in der ein Werfel Ausleger findet ! » (*Tg.* p. 813).

⁸² Voir Corino K., *Robert Musil : Leben und Werk in Bildern und Texten*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1988, p. 394-395.

Karl Kraus. Il lui conseilla de ne pas l'épouser, ce que Rilke regretta par la suite. Après des années d'errance, marquées par la guerre (à laquelle il avait participé à Vienne, recruté dans le service des archives), suivies d'une relation amoureuse tumultueuse avec Lou Albert-Lasard, il reçut le soutien financier de la mécène Nanny Wunderly-Volkart qui dura de 1919 à sa mort. Le cousin de celle-ci, le mécène zurichois Werner Reinhart, acquit en 1922 le château valaisan de Muzot, où Rilke put passer les dernières années de sa vie. Blei, sans doute au courant de son éducation et de ses relations amoureuses avec des femmes plus âgées que lui, insiste aussi sur l'aspect efféminé du poète, ainsi que sur l'inspiration religieuse mariale de ses poèmes (cf. *Livre d'heures*), qu'il ridiculise. Il l'assimile à Werfel, pour n'en faire qu'un poète de salon assez dérisoire. Dans un chapitre de son autobiographie (*EL*, § 60), Blei est un peu plus charitable lorsqu'il décrit le combat de Rilke contre la mort, mais continue de le considérer comme un poète mineur. Musil, qui (comme Blei) connaissait personnellement le poète, lui rendit, au contraire, un hommage solennel dans sa conférence prononcée à l'occasion du premier anniversaire de sa mort⁸³. Il s'insurgea contre le peu d'estime que l'État avait accordée à un poète que Musil considérait comme « le plus grand poète lyrique que l'Allemagne ait eu depuis le Moyen Âge » (*Essais*, p. 260), anticipant en quelque sorte son propre sort et le silence qui suivit sa disparition.

RATHENAU, Walther (1867 Berlin-1922 Berlin)

Walter Rathenau était un industriel (son père avait fondé l'AEG), un écrivain, auteur de nombreux essais, et un politicien allemand, membre du Parti démocrate allemand (*Deutsche demokratische Partei* [DDP], parti libéral de gauche). Il fut nommé ministre des Affaires étrangères en 1922 sous la République de Weimar et fut assassiné par un extrémiste de droite le 24 juin 1922 à Berlin. De 1890 à 1891, il fut volontaire dans le régiment de cuirassiers de la garde prussienne mais, du fait de ses origines juives, ne fut pas admis à l'examen d'aspirant pour devenir officier de réserve. Il refusa d'acheter sa promotion au rang d'officier en échange de sa conversion au christianisme. Son activité d'industriel (actif dans toutes sortes de domaines, notamment l'électrolyse) propulsa sa société qui participa à l'effort de guerre, en partie grâce à la déportation de masse de travailleurs belges, forcés de travailler pour les usines allemandes. Ses premiers essais parurent dans la revue *Die Zukunft* de Maximilian Harden. Il était ami de Gerhart Hauptmann et faisait partie, comme Blei et Musil, du cercle d'écrivains autour de l'éditeur Samuel Fischer. Dans ses essais *Pour une critique de l'époque* (*Zur Kritik der Zeit*, Berlin, Fischer Verlag, 1912) ou *Sur la Mécanique de l'esprit* (*Zur Mechanik des Geistes*, Berlin, Fischer Verlag, 1913), il déplorait la « mécanisation du monde » – à laquelle ses entreprises avaient pourtant largement contribué – au détriment du « règne de l'esprit ». Alfred Kerr lui avait consacré un livre, *Walther Rathenau, Souvenirs d'un ami* (*Walther Rathenau, Erinnerungen eines Freundes*, Amsterdam, Querido Verlag, 1935), et Stefan Zweig l'évoqua dans *Walter Rathenau. Portrait souvenir* (*Walther Rathenau Gedächtnisbild* [1922]) ainsi que dans *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen* (*Die Welt von gestern. Erinnerungen eines Europäers*, Stockholm, Bermann-Fischer Verlag, 1942). Musil avait connu personnellement Rathenau⁸⁴, peut-être par l'intermédiaire de Kerr ou de Blei⁸⁵. Il fut l'un des modèles du personnage d'Arnheim dans *L'Homme sans qualités*, mais on retrouve aussi chez Mme Tuzzi (Diotima), autre personnage important du roman, des échos de la « théorie » de l'âme de Rathenau. Musil écrivit une recension critique de

⁸³ Musil R., « Discours sur Rilke prononcé à Berlin le 16 janvier 1927 », in *Essais*, p. 259-274.

⁸⁴ Cf. *J.*, I, p. 365-366 ; *Tg.* p. 295-6 ; voir également *PE*, p. 47, note 60.

⁸⁵ Voir Corino K., *Robert Musil, Eine Biographie*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt 2003, p. 418 et sq.

l'ouvrage *Sur la Mécanique de l'esprit* intitulée « Notes sur une métapsychique » (*Essais* p. 68-73), publiée dans la *Neue Rundschau*, laquelle appartenait aux éditions Fischer qui avaient aussi publié le livre de Rathenau. Musil critique dans sa recension ce qu'il estime être des insuffisances théoriques de l'ouvrage de Rathenau, lequel se plaint dans une lettre à Blei de cette « attaque malveillante » qui le laissa « amer⁸⁶ ». Dans *La Voix de l'Âme*⁸⁷, Jacques Bouveresse met à jour les nombreux emprunts faits par Musil à Rathenau (y compris sous forme de citations littérales directement prélevées dans ses textes) pour élaborer le personnage d'Arnheim, et discute les questions liées à la « philosophie de la vie », pour conclure que « la différence entre Musil et les philosophes de la vie pourrait être exprimée schématiquement en disant que la solution, que les gens comme Rathenau attendent d'un réveil spontané de *l'âme*, implique, au contraire, justement pour Musil la mobilisation de toutes les capacités d'analyse, de mise en ordre, d'invention et d'organisation de *l'esprit*⁸⁸ ». Bouveresse rappelle aussi que Musil réagit dans une lettre à Efraïm Frisch, pour dire qu'on peut compter sur son « adhésion » à une éventuelle protestation publique contre l'assassinat de Rathenau, bien qu'il ait compté « du point de vue littéraire [...] au nombre de ses adversaires » (*VA*, p. 225). Blei, avec l'image du tisserin, fait peut-être allusion aux projets d'urbanisme (qui n'ont pas vu le jour) de Rathenau, très critique à l'encontre de l'architecture rétrograde de Berlin : « L'Athènes sur la Spree est morte et la Chicago sur la Spree se développe », proclama-t-il en 1899⁸⁹.

KRAUS, Karl (1874 Jicín, Gitschin–1936 Vienne)

Écrivain, dramaturge, journaliste, auteur d'aphorismes et polémiste célèbre, Karl Kraus était le neuvième enfant d'une famille de confession juive, qui s'installa à Vienne en 1877 et qui faisait partie de la bourgeoisie fortunée. Il étudia le droit, puis la philosophie et la littérature allemande à Vienne, mais quitta l'Université en 1898 avant l'obtention de son doctorat. Encouragé par Maximilian Harden, il projeta d'éditer une revue qui devint la *Fackel* (« Le Flambeau »). La *Fackel* parut de 1889 à 1936 à intervalles irréguliers, connut quelques interruptions (notamment après l'attentat de Sarajevo ou après l'accession de Hitler au pouvoir). À partir de 1912, Karl Kraus en devint, à de rares exceptions près, le seul rédacteur. En 1899 il renonça à sa confession juive, se fit baptiser catholique en 1911, et quitta l'église en 1923, pour protester contre ses compromissions avec le pouvoir durant la Première Guerre mondiale. Dans sa revue, il dénonce la corruption des milieux industriels et boursiers, ainsi que celle de la presse libérale (notamment *Die Neue Freie Presse*), dont il ne cessa de pointer, souvent avec une rare véhémence, la vénalité. Après avoir lui-même tenté, sans succès, de devenir acteur, il resta toute sa vie lié au milieu du théâtre, où il rencontra entre autres le dramaturge et acteur Frank Wedekind (1864-1918) qu'il soutint. Dès 1896, il devint l'ami de Paul Altenberg (1859-1919), figure caractéristique de la bohème littéraire viennoise, dont il publia les chroniques. Parallèlement à la *Fackel*, Kraus mena une vie de conférencier itinérant et de lecteur public (de ses propres œuvres, mais aussi de celles de nombreux autres écrivains qu'il admirait), au cours de laquelle il donna plus de 700 conférences, dont 414 à Vienne et dans les autres villes d'Autriche. Sa première publication satirique *La Littérature démolie*

⁸⁶ Voir Corino K, *op. cit.*, p. 487, qui cite la lettre en entier.

⁸⁷ Voir notamment le chapitre 5 : « Robert Musil, la philosophie de la vie et les illusions de l'action parallèle », en particulier les pages 209-211 et 214-226.

⁸⁸ Bouveresse J., *La Voix de l'Âme*, *op. cit.*, p. 224 et *PE*, chap. IV, « Musil, les défenseurs de l'âme et la "philosophie de la vie" », p. 69 et *sq.*

⁸⁹ « Spreeathen ist tot und Spreechikago wächst heran ! », Rathenau W., « Die schönste Stadt der Welt » [1899], in *Impressionen*, Leipzig, S. Hirzel Verlag, 1902, p. 137-163, ici p. 144.

(*Die demolierte Literatur*, Vienne, A. Bauer Verlag, 1897) lui attira des inimitiés tenaces. Les attaques auxquelles il se livra dans la *Fackel* allaient à leur tour lui valoir de nombreux procès : contre Hermann Bahr (en 1901), contre l'éditeur Moriz Frisch, contre Alfred Kerr (auquel Kraus reprocha d'avoir publié en 1914 des poèmes patriotiques et chauvins), etc. Il publia également des recueils d'aphorismes (parmi lesquels *Dits et Contre-Dits* [*Sprüche und Widersprüche*, Munich, Albert Langen Verlag, 1909] et *Pro domo et mundo*, Munich, Albert Langen Verlag, 1912) ainsi qu'une pièce de théâtre monumentale, *Les derniers jours de l'humanité* (*Die letzten Tage der Menschheit*, Vienne, Verlag Die Fackel, 1919), et la *Troisième Nuit de Walpurgis* (*Die dritte Walpurgisnacht*), texte traitant de la montée du nazisme, commencé en 1933 et qui ne sera publié par Kraus que partiellement en 1934, pour ne pas mettre en danger ses amis (*Die Fackel*, n° 890-905), et de manière complète et posthume par Fischer en 1952. Comme-je l'ai mentionné, la notice sur Kraus est de la main de Carl Schmitt. Le ton nauséabond, répétitif et haineux du texte me semble assez différent de celui des autres notices, Kraus n'étant pas comparé à un animal, mais juste identifié par le nom de la revue qu'il dirige. Il ne possède pas de nature, mais ne peut être défini que par un néant de capacité créatrice. C'est un coprophage à l'haleine fétide, criillant sans cesse, évoquant un rat monstrueux. Schmitt insiste sur le fait que Kraus n'a pas de personnalité créatrice propre, mais qu'il ne fait qu'imiter les voix des autres, à la fois ses thuriféraires et ses nombreux ennemis. Une note célèbre de Musil dans les *Journaux* trahit une certaine lassitude devant le « phénomène » Kraus : « Il y deux choses contre lesquelles on ne peut lutter, parce qu'elles sont trop longues, trop grosses et sans queue ni tête : Karl Kraus et la psychanalyse » (*J*, II, p. 369 ; *Tg.* p. 845)⁹⁰. Comme je l'ai déjà signalé, Karl Kraus était l'un des auteurs favoris de Jacques Bouveresse⁹¹, auquel il a consacré trois livres, de longues préfaces et des articles ; il admirait sa rigueur morale et son sens incomparable de la formule assassine, lorsqu'il s'en prenait à la presse vénale et aux autorités (artistiques ou politiques) corrompues. Pour lui « la grandeur de Kraus est de n'avoir accepté ni l'impersonnalité ni la normalité du phénomène [journalistique], d'avoir choisi de citer des textes et des noms et de désigner des responsables précis de la médiocrité, de la malhonnêteté et de la bassesse "ordinaires" »⁹².

⁹⁰ Dans son portrait de Freud (qui n'apparaît pas dans la première édition) du *Bestiarium* de 1924, Blei dit à peu près la même chose : « Le Freud est d'abord une configuration langagière analogue au Kraus-Flambeau » (« Der Freud ist zunächst eine zu Fackelkraus analoge Sprachbildung »), (Blei F., *Das grosse Bestiarium*, op. cit., Insel 1982, p. 97).

⁹¹ Voir, à ce propos, l'article de Céline Barral dans ce numéro.

⁹² Bouveresse J., « Préface » in Kraus K., *Les derniers jours de l'humanité*, Marseille, Agone, 2003, p. 5. Pour un commentaire du texte de Schmitt dans le *Bestiaire*, voir aussi Bouveresse J., *Les premiers jours de l'inhumanité, Karl Kraus et la guerre*, Marseille, Hors d'atteinte, 2019, p. 129-130 et note 170.